

Rezensionen = Recensions = Recensioni

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte = Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie = Annuario della Società Svizzera di Preistoria e d'Archeologia**

Band (Jahr): **70 (1987)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

3e Colloque international sur la peinture murale romaine organisé à Avenches du 28 au 31 août 1986.

Avec plus de 130 participants réguliers, jusqu'à 200 personnes présentes lors de la première journée, le 3e Colloque international sur la peinture murale romaine organisé à Avenches du 28 au 31 août 1986 fut un réel succès. Quelque 70 personnes ont d'ailleurs jugé bon de faire le déplacement d'Allemagne, de France et d'Italie principalement, mais aussi d'Angleterre, de Belgique, du Danemark, d'Espagne, d'Israël, des Pays-Bas, de Yougoslavie et même d'Australie et des Etats-Unis. Tous n'ont pas manqué de souligner le bon accueil reçu, les conditions agréables dans lesquelles le colloque s'est déroulé.

Dès son ouverture, le colloque fut placé sous un sceau international grâce aux discours de bienvenue des trois organisateurs, adressés dans les trois langues nationales. M. Walter Drack souligna en allemand les efforts consentis pour la tenue du colloque dans un délai acceptable après celui de Paris en 1982, comme pour le montage de l'exposition de Liestal sur les peintures murales romaines de Suisse vernie pour l'occasion. En français, M. Daniel Paunier loua les progrès de la recherche en peinture murale romaine, tout en mettant en garde contre une spécialisation outrancière qui occulterait le but vers lequel doit tendre une étude archéologique: une meilleure connaissance de la culture et de la société. A M. Hans Bögli d'exposer enfin en italien les grandes lignes de l'histoire d'Aventicum et de sa peinture murale.

C'est à Mme Alix Barbet, de Paris, que revint le soin de présenter la première conférence sur un sujet qu'elle possède mieux que quiconque: L'introduction de la peinture murale romaine dans les provinces du nord-ouest. La diffusion des Ier, IIe et IIIe styles pompéiens en Gaule; le Ier style n'est attesté que par de rares fragments, insuffisants pour tirer des conclusions sur la diffusion de ce mode de décoration en Gaule à la fin du 2e siècle av. J.-C. Le IIe style apparaît principalement sur le pourtour de la Méditerranée, en deux générations, l'une datée de 60 à 30 av. J.-C., l'autre de 30 à 10 av. J.-C.; le IIIe style voit lui aussi deux générations se succéder, la première de 10 av. à 20 apr. J.-C., la seconde de 20 à 50 apr. J.-C. Avec des exemples campaniens, M. Volker M. Strocka, de Fribourg-en-Brisgau, s'est attaché à la syntaxe de la composition des parois sous les empereurs Tibère, Caligula, Claude et Néron, laissant de côté la question difficile de l'évolution stylistique des représentations figurées. Avec une incursion dans le IVe style, du moins à propos de ce nouveau système décoratif soudainement apparu sous le jeune empereur Néron, V.M. Strocka fit l'historique du IIIe style jusque dans les années 45 à 55 apr. J.-C., pour relever qu'on ne dispose pas de datation absolue pour l'évolution du style sous Tibère et Caligula. Mme Hélène Eristov, de Paris, aborda le sujet des décors provinciaux de période flavienne par la peinture romano-campanienne. Se limitant à des peintures provinciales bien datées archéologiquement, H. Eristov a présenté des exemples de Gaule Belgique, qui forment un ensemble stylistiquement homogène; il ne s'agit pas de IVe style, mais bien d'une peinture évoluant selon sa logique propre à partir d'un répertoire du IIIe style. Si l'on observe une certaine cohérence entre la peinture provinciale et la peinture pompéienne à période augustéenne, l'histoire de la succession des styles pompéiens n'a plus aucun sens, en Gaule, dès l'époque de Claude.

Parmi les auteurs proposant une synthèse sur la peinture murale du 2e siècle apr. J.-C., le premier, F. Wirth, admettait en 1934 un style dit «philhellénique» de 100 à 160 apr. J.-C. et un style antoninien de 160 à 220 apr. J.-C. En 1981, H. Mielsch soulignait l'apport des fouilles récentes pour une datation de plus en plus

serrée des peintures du 2e siècle. Mme Renate Thomas, de Cologne, mit à l'épreuve les thèses des deux auteurs à l'aide des peintures de Cologne dont la datation est fournie archéologiquement. Plutôt que d'explorer un catalogue des peintures provinciales de période sévérienne, le soussigné est parti d'exemples trouvés en Suisse pour faire ressortir quelques caractéristiques d'une peinture dont par ailleurs peu de témoins sont bien datés. Le traitement architectural de certains décors offrirait la possibilité d'affiner la datation par comparaison avec les modèles existants comme l'arc de triomphe de Septime Sévère à Rome. D'autre part, la confrontation entre les dernières découvertes de parois peintes à motifs figurés et le texte des deux livres des «Images» de Philostrate montre à l'évidence que la critique d'art chéri de Goethe se réfère à des oeuvres de son temps. Concluant la série d'exposés à thèmes généraux, M. Christoph Eggenberger, de Zurich, approcha la peinture du Bas Empire et du Haut Moyen Age par le biais de quatre exemples suisses. Il fit ressortir à quel point les panneaux peints du plafond roman de Saint-Martin à Zillis dans les Grisons dépendaient et de modèles romains, et de peintures du Haut Moyen Age. Le traitement des parois fut illustré par les peintures paléo-chrétiennes de la chapelle funéraire de Saint-Etienne à Coire et par les peintures carolingiennes de l'église conventuelle de Saint-Jean à Münstair dans les Grisons, où nombreux sont les éléments antiques. Les reliures en ivoire exécutées par le moine saint-gallois Tuotilo peu avant 900 apr. J.-C., sont enfin à comprendre comme le reflet de programmes figuratifs monumentaux de l'Antiquité tardive.

Mme Marguerite Rassart-Debergh, de Bruxelles, initia ensuite les participants à la peinture copte, connue par des décors d'édifices funéraires ou religieux. Au lieu de faire le descriptif de son catalogue de peintures romaines de Tunisie en préparation, M. Fathi Trabelsi, de Milan, préféra s'attarder sur une peinture de plafond de Thina à la datation fort discutée, où figure Dionysos sur une panthère.

Le vendredi 29 août débuta par la présentation d'un ensemble prestigieux, la décoration de la Maison d'Auguste sur le Palatin. M. Gianfilippo Carettoni, de Rome, se borna à synthétiser les particularités de ce cycle pictural réalisé entre 36 et 28 av. J.-C. Dans la décoration de la villa de la Farnésine, qui suit de peu celle de la Maison d'Auguste, comme dans l'Aula Isiaca, s'observe un style en rupture totale avec les modes précédentes, très localisé et éphémère dans sa forme complète. Mme Claudine Allag, de Paris, eut la surprise de retrouver ce type de décor à Bolsena, en Etrurie; les détails traités à l'identique et les rencontres de motifs sont tels qu'il ne peut s'agir que de l'oeuvre d'un artisan ou de la commande d'un propriétaire qui a vu de près les peintures des palais augustéens. L'étude des peintures de la Maison au mobilier carbonisé d'Herculanum (V, 5) amena M. Eric M. Moormann, de Nimègue, à suivre M. Mani qui, en 1974, parlait de l'impossibilité de différencier, à Herculanum, le IIIe du IVe style. A même époque et sur une même paroi, les deux styles se côtoient et interfèrent. Une chronologie évolutive semblable à celle de Pompéi ne peut donc être acceptée. Témoignant de l'importance des recherches australiennes à Pompéi et de leur contribution à la chronologie du IVe style, M. Jean-Paul Descoeudres, de Sydney, fit le tour des décors de la Maison aux chapiteaux colorés (VII 4, 31, 51) et de la Maison voisine de la chasse antique (VII 4, 48). L'Italie septentrionale fut à l'honneur en fin de matinée, avec les peintures de la villa suburbaine d'Ivrea dans la province de Turin. Après analyse approfondie de la documentation et des fragments mis au jour lors d'anciennes fouilles, Mme Christiane Delplace, de Paris, a pu restituer trois ensembles aux pièces qu'ils ornaient.

Le vendredi après-midi fut consacré à la découverte d'Avenches – le musée, le nouvel aménagement du sanctuaire du Cignier, les fouilles de l'insula 12 – et, sous la direction de MM. Denis Weidmann et Daniel Paunier, à la visite de la villa romaine de Pully et de son hémicycle peint, puis de la villa d'Orbe et de son cycle de mosaïques.

La journée du samedi 30 août revêtit un caractère résolument provincial. Ce furent d'abord les peintures murales de Metz découvertes entre 1984 et 1985. M. Denis Périchon, de Sarrebourg, présenta les deux pièces et les murs en terre effondrés qu'elles décoraient à l'époque tibéro-claudienne. Mme Dominique Hecckenbener en fit la description. Dans un quartier résidentiel de l'antique Narbonne, la Maison à portiques a conservé des vestiges peints de grande valeur. Après dix ans de fouille, Mme et M. Maryse et Raymond Sabrié, de Narbonne, sont parvenus à reconstituer deux sortes de décorations datant du 1^{er} siècle et de la fin du 2^e siècle apr. J.-C. A Soissons, dans un quartier du Haut Empire, plusieurs salles des deux états d'un bâtiment avaient conservé leurs enduits peints en place ou fragmentaires. Tout en insistant sur l'organisation gallo-romaine des parois dès le deuxième tiers du 1^{er} siècle apr. J.-C., M. Denis Defente, de Soissons, mit l'accent sur quelques caractéristiques comme la répartition des panneaux d'une salle en fonction de ses dimensions ou encore les nombreuses réfections observées dans un court laps de temps avec changement de qualité, de technique et de style.

Parmi les nombreux fragments de peintures découverts dans la villa romaine de Maasbracht aux Pays-Bas, trois ensembles avec scènes figurées ont été déterminés. M. Louis J.F. Swinkels, de Nimègue, en donna une datation de la fin du 2^e siècle à la première moitié du 3^e siècle. Les fragments de peintures murales de l'établissement militaire d'Aardenburg se répartissent, eux, en deux catégories, l'une à surface brossée, l'autre à surface lisse, plus riche et mieux finie. Les fragments de la première série, selon M. Robert M. van Dierendonck, d'Amsterdam, sont liés aux débuts de l'occupation de la place, entre 170 et 225 apr. J.-C. Le deuxième groupe aurait remplacé les précédents aux environs de 225 apr. J.-C., ce qui a bien sûr une incidence sur l'histoire controversée du site.

Dans la province d'Aragon, comme l'ont démontré Mme Carmen Guiral Pelegrin et M. Antonio Mostalac Carrillo, de Saragosse, les quatre styles pompéiens sont attestés: le 1^{er} style apparaît dans le premier quart du 1^{er} siècle av. J.-C. à Azaila et Borritja; un 2^e style tardif se fait jour à Velilla de Ebro, la Colonia Celsa, aux alentours de 30 av. J.-C., tandis que le 3^e style s'épanouit à Saragosse dès la dernière décennie du 1^{er} siècle av. J.-C., et à Celsa dès 10 à 15 apr. J.-C. Le 4^e style est présent à Monreal de Ariza et à Bilbilis, dont un ensemble peut être daté stylistiquement d'avant 62 apr. J.-C. A Bavilliers, en Franche-Comté, de nombreuses couches d'enduits peints ont été prélevées dans un vaste édifice à fonction peut-être culturelle. Les données de fouille n'ont pas permis à M. Robert Billerey, de Belfort, de proposer une datation autre que stylistique, dans le 2^e siècle. M. Rüdiger Goggrafe, de Mayence, montra le parallélisme étroit existant entre le décor de voûte de la villa rustica de Bingen-Kempton construite au milieu du 3^e siècle apr. J.-C., où se combinent des cassettes quadrangulaires, octogonales voire hexagonales, et la frise à cassettes hexagonales de la villa seigneuriale de Bad Kreuznach construite dans le deuxième quart du 2^e siècle apr. J.-C. Grâce à Mme Mathilde Schleiermacher, de Cologne, le décor de toute une pièce a, pour la première fois sur le limes germanique, pu être reconstitué. Au milieu du 2^e siècle, un haut officier du camp de Echzell a embelli son triclinium de grandes plaques de faux-marbres peints, de représentations de Fortune, d'Hercule et, au centre du plafond voûté, de Dionysos.

Au vu des peintures murales d'Emona, de Celeia et de Poetovio, les trois centres urbains de la Slovénie romaine, Mme Ljudmila Plesnicar-Gec, de Ljubljana, en est arrivée à la conclusion qu'elles ne peuvent être évaluées selon des critères stylistiques courants. De la seconde moitié du 1^{er} siècle au début du 5^e siècle apr. J.-C., elles ont été exécutées par des maîtres provinciaux qui suivaient les modes certes, celles de l'Italie septentrionale en particulier, mais en y adjoignant des motifs de leur création. Avec leurs motifs figurés, les deux ensembles peints récemment mis au jour à Celeia datés de la première moitié du 2^e siècle par les données de fouille et présentés par Mme Vera Kolsek, de Celje, sont une rareté pour la Slovénie. Pour clore une journée aussi dense, M. Asher Ovadia, de Tel Aviv, passa en revue les peintures les plus caractéristiques des 25 sites israéliens à avoir fourni des dates précises.

La dernière journée fut consacrée à une excursion attendue: la visite de l'exposition sur les peintures murales romaines de Suisse montée dans le Musée de l'ancien arsenal de Liestal. La présentation, aérée, laissait tout loisir de s'arrêter et de prendre la distance nécessaire pour admirer les panneaux. Les cadres de bois brut s'alliaient agréablement aux enduits peints, aux mortiers et aux photos pour la plupart grandeur nature. L'exposition réunissait pour la première fois en Suisse des peintures romaines restaurées, publiées ou en cours d'étude. L'intérêt d'une telle entreprise ne se limitait pas à faire découvrir un art mal connu dans le pays, mais aussi à susciter la comparaison entre les techniques de restauration adoptées pour la mise en valeur des décors. Le Musée de la villa romaine d'Augst fut ensuite très apprécié pour la formule d'exposition choisie comme pour son triclinium dernièrement repeint. Il appartenait à M. Walter Drack d'apporter la conclusion générale au 3^e Colloque international sur la peinture murale romaine organisé en Suisse: grâce à lui, dans l'après-midi ensoleillé, la villa romaine de Buchs et son cryptoportique peint retrouvèrent l'animation d'antan.

Le 4^e Colloque international sur la peinture murale romaine se tiendra à Cologne en 1989. Entre temps, les Actes du 3^e Colloque seront publiés par l'Association Pro Aventico en automne 1987.

Michel Fuchs
Musée Romain
1580 Avenches

Documents d'Archéologie Française. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

- No 1: J. Gascó: Les installations du quotidien. Structures domestiques en Languedoc du Mésolithique à l'âge du Bronze d'après l'étude des abris de Font-Juvénal et du Roc-de-Dourgne dans l'Aude. 1985. 137 Seiten, 53 Abbildungen.
- No 2: J. Lasfargues (Dir.): Architectures de terre et de bois. L'habitat privé des provinces occidentales du monde romain. Antécédents et prolongements: Protohistoire, Moyen Age et quelques expériences contemporaines. Actes du 2^e congrès archéologique de Gaule méridionale, Lyon, 2 – 6 novembre 1983. 1985. 191 Seiten, 98 Abbildungen.
- No 3: A. Ferdière et E. Zadora-Rio (Dir.): La prospection archéologique. Paysage et peuplement. Actes de la table ronde des 14 et 15 mai 1982, Paris. 1986. 178 Seiten, 83 Abbildungen.
- No 4: P. Brun: La civilisation des Champs d'Urnes. Etude critique dans le Bassin parisien. 1986. 168 Seiten, 78 Tafeln, 45 Abbildungen.

- No 5: J.-L. Fiches: Les maisons gallo-romaines d'Ambrussum (Villetelle – Hérault). La fouille du secteur IV 1976–1980. 1986. 137 Seiten, 106 Abbildungen, 1 Mikrofiche.
- No 6: C. Bémont et J.-P. Jacob (Dir.): La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut Empire: implantations, produits, relations. 1986. 290 Seiten, 125 Abbildungen.

Die 1985 begründete Reihe «Documents d'Archéologie Française» formuliert ihre Zielsetzung folgendermassen: «La collection a pour objectif de proposer aux archéologues dans des délais rapides et à un prix modéré des synthèses (études monographiques, actes de colloques, maîtrises, thèses, etc.) touchant tous les domaines de la recherche archéologique actuelle sur le territoire national.» Fünf interregional zusammengesetzte Kommissionen besorgen die Auswahl der Arbeiten, ein auf nationaler Ebene arbeitendes Comité ist für die Edition der Reihe verantwortlich. Die Reihe ist bewusst als Arbeitsinstrument und nicht als Repräsentationsband gestaltet.

Das Spektrum der Themen ist weit gespannt. In No 1 präsentiert Jean Gascó Herdstellen und weitere konstruktive Elemente aus zwei Abris, wobei der Grabungsbefund mit sehr viel theoretischem Überbau versehen wird.

In No 2 steht ebenfalls Konstruktives im Zentrum, doch ist hier der Rahmen weiter gespannt. Die von den Kongressteilnehmern behandelten Themen (Pisé-, Adobe-, Fachwerkbau) reichen bis in die Gegenwart und werden zum grossen Teil unter stark ethno-archäologisch geprägtem Blickwinkel angegangen. Wir müssen uns hier mit einem Hinweis auf den Beitrag von D. Paunier begnügen, der eine Zusammenstellung der Bautechniken in der römischen Schweiz vorstellt.

No 3 enthält wiederum Kongressakten, die dem seit einiger Zeit aktuellen Thema der Prospektion gewidmet sind. Auf theoretischer Ebene, vorwiegend aber anhand von Beispielen werden die im Zusammenhang mit der Prospektionsarbeit anfallenden Fragen und Erfahrungen zusammengestellt und diskutiert.

Patrice Brun legt in No 4 eine Analyse urnenfelderzeitlicher Materialien vor und weist nach, dass die bedeutenderen Zäsuren anders gelegt werden müssen als im gebräuchlichen Reinecke-System.

In No 5 zeichnet Jean-Luc Fiches in der Analyse der Grabungsbefunde in Sektor IV die Siedlungsentwicklung und Stadtwerdung des Oppidums Ambrussum nach.

No 6 schliesslich ist wiederum ein Gemeinschaftswerk, Resultat einer Table ronde, die am 9. – 11. Mai 1985 in Paris durchgeführt worden war und den Produktionszentren von Terra sigillata galt. Die Fragestellung schloss neben der Materialvorlage auch soziale und handelstechnische Fragen ein, dazu sehr nützliche bibliographische Zusammenstellungen.

Die handliche, ansprechende und praktische äussere Form, die kurzen Fristen bis zum Erscheinen der Arbeiten und die Vielfalt der vorgestellten Themen lassen diese Reihe sehr sympathisch erscheinen und eine reichhaltige Fortsetzung wünschen.

Red.

Josef Fontana (Red.), Peter W. Haider, Walter Leitner und Josef Riedmann: Geschichte des Landes Tirol. Band 1: Die Urzeit; von der Antike ins frühe Mittelalter; Mittelalter. Verlagsanstalt Athesia Bozen/Tyrolia-Verlag Innsbruck-Wien. Bozen 1985. 699 Seiten, 180 Abbildungen, 24 Farbtafeln.

Die Geschichte des Landes Tirol ist in drei Bänden angelegt, wovon der erste von den Anfängen bis 1490 reicht, der zweite von 1490 bis 1848 und der dritte von 1848 bis 1970. Uns liegt der erste

Band mit der Darstellung von Ur- und Frühgeschichte vor. Walter Leitner bespricht «Die Urzeit» und beginnt mit einem Kapitel zur allgemeinen und tirolischen Forschungsgeschichte und zu archäologischen Methoden und Quellen. Er strebt auch in den folgenden, den einzelnen Epochen gewidmeten Kapiteln die Darstellung des Gesamtrahmens an, aus europäischem Kontext ergänzend, was im Tirol archäologisch (noch) nicht nachgewiesen ist. Die Besprechungen der Epochen Paläolithikum bis Latènezeit enthalten denn auch recht viel Allgemeines, in der Art einer Einführung in die Urgeschichte überhaupt. Der Leser würde sich wohl eine eingehendere und detailliertere Bildvorlage und Besprechung des Fundmaterials wünschen. Er wird jedoch die nach Epochen aufgeteilten Verbreitungskarten der Fundorte ebenso schätzen wie die breitangelegte Bibliographie.

Die Rolle des Landes Tirol als kultureller und politischer Mittler zwischen Süd und Nord tritt in den Beiträgen von Peter W. Haider («Von der Antike ins frühe Mittelalter») und Josef Riedmann («Mittelalter») stark hervor. Die Quellen werden sorgfältig und kritisch bearbeitet und vorgelegt, auch hier werden die lokalspezifischen Ereignisse in den grösseren Zusammenhang gestellt. Besonderes Interesse findet natürlich gerade bei dieser geographisch vorgegebenen Mittlerrolle Tirols die Darstellung der ethnischen Verhältnisse, auf der Ebene von kulturellen Einflüssen und Ausstrahlungen in prähistorischer Zeit, auf derjenigen von sprachgeschichtlichen Untersuchungen im Bereich der schriftlichen Quellen. Die spezifischen Probleme in den historischen Abläufen eines alpinen Siedlungsraumes bieten für die alpinen Gebiete der Schweiz zahlreiche Vergleichsmomente.

Red.

H. Delporte: *L'Image de la femme dans l'art préhistorique*. Verlag Picard. Paris 1979. 318 Seiten, 137 Textabbildungen.

Mehr als dreissig Jahre nachdem die Belgierin E. Saccasyn della Santa ein Inventar der bis damals bekannten plastischen, gravierten und seltener auch gemalten Menschendarstellungen des Jungpaläolithikums veröffentlicht hat, legt Henri Delporte, Direktor des Musée des Antiquités Nationales in St-Germain-en-Laye bei Paris eine neue, vervollständigte Übersicht dieser interessanten Fundkategorie vor. Die Zahl der Einzelobjekte hat sich inzwischen stark vermehrt, so dass der Autor feststellt, es sei nicht übertrieben, «d'affirmer que le nombre des figurations humaines aujourd'hui recensées doit dépasser les quatre cents.» Im Gegensatz zu Saccasyn della Santa beschränkt sich Delporte auf die Behandlung von Frauendarstellungen und Wiedergaben von Teilen des weiblichen Körpers, die verhältnismässig kleine Zahl männlicher Darstellungen des Jungpaläolithikums wird in dieser Arbeit nicht berücksichtigt. Dabei geht er nicht nach dem technischen, thematischen oder chronologischen, sondern nach dem geographischen Prinzip vor, d.h. er gliedert den Fundstoff in fünf Gruppen, die er als «pyrénéo-aquitain» (im Gebiet zwischen den Pyrenäen, dem Massif Central und der Atlantikküste), «italien», «rhéno-danubien» (Mitteleuropa entlang der Rhein- und der Donau-Achse mit einem Ausläufer in den Nordosten Frankreichs), «russe» (Dniepr und Don zwischen Kiev, Tula und Voronej mit einem Ausläufer in das Tal des Dniestr) und «sibirien» (Baikalsee und Irkutsk) bezeichnet.

Systematisch werden auf 187 Seiten sämtliche Funde beschrieben und kritisch analysiert, die bisher aus den fünf Zonen bekannt sind. Meist ergänzt durch Abbildungen, stellt dieser Katalog eine überaus nützliche und aussagekräftige Zusammenstellung dar, die eine bestehende Lücke in überzeugender Weise ausfüllt.

In drei weiteren Kapiteln werden die geographische Verbreitung und die chronologische Stellung, technische und stilistische Aspekte sowie die Bedeutung der weiblichen Figuren behandelt. Delporte hebt u.a. den immensen Zeitraum hervor, in welchem die Darstellungen in Erscheinung treten: von den frühesten Vulvendarstellungen gegen 33 000 v.h. bis zu den stark eiszeitlichen Figuren des späten Magdalénien um 11 000 v.h. Innerhalb dieser rund 22 000 Jahre lassen sich zwei deutlich voneinander getrennte Phasen erkennen, während denen die Frauendarstellungen besonders stark in Erscheinung treten: zwischen 29 000 und 22 000 v.h., was in Westeuropa in etwa dem jüngeren Perigordien (Gravettien) entspricht, und zwischen 15 000 und 11 000 v.h., d.h. zur Zeit des Magdalénien. Auf die Gliederung der Eiszeitkunst durch A. Leroi-Gourhan übertragen, bedeutet dies Schwerpunkte während den Stilphasen II und IV des vierstufigen Systems dieses Spezialisten. Das Auftreten entsprechender Funde von der Pyrenäenhalbinsel bis nach Sibirien (mit einem Ausläufer in Richtung auf die Apenninen-Halbinsel) bringt der Autor – sicher zu Recht – weniger mit weiträumigen Wanderungen als vielmehr mit der Ausbreitung bestimmter Vorstellungen in Zusammenhang. Dabei kam es zeit- und stellenweise zur Ausbildung lokaler, homogener Fundgruppen.

Im Zusammenhang mit der Frage der Bedeutung der jungpaläolithischen Frauendarstellungen macht Delporte einen kurzen Exkurs in den Bereich entsprechender neolithischer Figuren. Eine endgültige Antwort lässt sich aber nach wie vor, und vielleicht überhaupt nicht finden. Interessant ist die Aussage des Autors, es sei nicht angebracht, auf die alten Patentlösungen wie «Urmutter» im Sinne der Fortpflanzung oder einfach des «Weibes» als Objekt der Erotik abzustellen. Er vermutet, die mehrheitlich statischen Frauenfiguren der späteiszeitlichen Jägerbevölkerungen Eurasiens müssten im Zusammenhang mit den Tierfiguren gesehen werden: «... il nous paraît que cette relation presque dialectique par son essence, entre l'Humanité, représentée de façon préférentielle par la femme et le Monde vivant, traduit par l'animal, n'est pas éloignée de nous apporter, autant que d'autres, l'explication globale de l'exceptionnelle aventure que fut l'Art Paléolithique».

Hans-Georg Bandi

Jan Lichardus, Marion Lichardus-Itten: *La protohistoire de l'Europe. Le Néolithique et le Chalcolithique entre la Méditerranée et la mer Baltique. Avec des contributions de Gérard Bailloud et Jacques Cauvin et la collaboration de Sandor Bökönyi, Marie-Claire Cauvin, Eric Coqueugnot, Jacques Evin et Ulrich Ruoff. Nouvelle Cléo 1 bis, Presses Universitaires de France. Paris 1985. 640 Seiten, 53 Abbildungen, Tabellen, Karten und Pläne.*

Die umfangreiche, in Taschenbuchausgabe erschienene Publikation ist Jean Deshayes und Bohumil Soudsky gewidmet, den beiden Initianten dieses Projektes. Deshayes und Soudsky starben, als die Arbeit an der «Protohistoire de l'Europe» noch in den Anfängen steckte. J. und M. Lichardus-Itten führten die Arbeiten weiter im Sinne eines Zusammenwirkens der Universitäten von Paris I und Saarbrücken.

Das Buch ist in drei Teile gegliedert: 1. Dokumentation (Quellen und Bibliographie), 2. Besprechung in chronologischer und geographischer Abfolge (mit einem eigenen Kapitel zu Neolithikum und Chalkolithikum in Frankreich) und 3. Problemstellungen und Forschungsrichtungen. J. Lichardus betont im Vorwort, dass eine Besprechung des gesamten europäischen Neolithikums nicht möglich gewesen wäre. Die Verfasser streben vielmehr eine Zusammenstellung der historisch wichtigsten und für die Entwicklung des neolithischen Europas entscheidenden kulturellen Abläufe an. Aus diesem Grund wurden Spanien, die

britischen Inseln und Teile Skandinaviens weggelassen, dafür die vor allem im Frühneolithikum wichtige Zone vom Arabischen Golf bis in die Türkei einbezogen.

«La protohistoire de l'Europe» ist ein Versuch, der starken Tendenz zu chronologischer und geographischer Feinsplitterung in der Forschung entgegenzuwirken und einen Überblick zu bieten, und tatsächlich werden nicht nur die Studenten, die als erstes Zielpublikum angesprochen waren, diese Synthese gerne benutzen. Ein einfaches Laufnummernsystem ermöglicht die Verbindung von den knappen, steckbriefartigen Fundortbeschreibungen im Kapitel «Quellen» zur thematisch gegliederten Bibliographie. Die Nummernverweise führen auch aus dem umfangreichen 2. Kapitel mit Besprechung und Analyse in hilfreicher Art immer wieder zurück zu Quellen und Bibliographie. Und diese Rückführung ist natürlich gerade bei den unvermeidlichen, grossen Diskrepanzen im Forschungsstand sehr wichtig.

Der 3. Teil, «Problèmes et directions de recherche», enthält Kapitel zu Archäozoologie, Dendrochronologie, C14 und Gebrauchsspuren-Analyse an Steingeräten. Die Probleme der historisch-archäologischen Fragestellungen und Interpretationen treten hier nicht auf, sondern finden sich integriert im 2. Teil der Publikation.

Wer sich mehr Bildmaterial gewünscht hätte, wird die bibliographischen Hinweise umso mehr benutzen. Unzweifelhaft wird er aber das gewaltige Arbeitspensum, das in diesem Handbuch bewältigt worden ist, anerkennen und bewundern.

Red.

P. Pétrequin et al.: *Les Sites littéraires néolithiques de Clairvaux-Les-Lacs (Jura). Tome I, Problématique générale, l'exemple de la station III. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. Paris 1986.*

Im Clairvaux-See im französischen Département Jura sind seit 1870 neun jungsteinzeitliche Siedlungsplätze bekannt geworden. Sie erlitten ein ähnliches Schicksal wie die ungefähr gleichzeitigen «Pfahlbauten» an den schweizerischen Seen. Nach einem ersten Sammler- und Forschungsboom zwischen 1870 und 1920 stagnierte die Ausgrabungstätigkeit für ein halbes Jahrhundert, bis 1970 P. Pétrequin, besorgt um die durch Bauarbeiten bedrohten Uferzonen, ein archäologisches Forschungsprojekt in Gang brachte, das sich dahingehend entwickelte, die prähistorische Besiedelung des ganzen Clairvaux-Sees und seiner Umgebung einer gesamthaften Bearbeitung zu unterziehen. Die Resultate dieses Unternehmens sollen Gegenstand einer Monographienreihe sein, deren erster Band 1986 herausgekommen ist.

24 Autoren unter der Leitung von P. Pétrequin, dessen Konzepte und eigene Arbeiten das Werk wesentlich prägen, bemühen sich auf 400 Seiten, am Beispiel der kleinen Station III, von welcher nur 40 m² unter Wasser ausgegraben worden sind, die allgemeine Problematik der Seeufersiedlungen im Rahmen einer modernen Archäologie neu zu beschreiben. Dabei wird nebst den eigentlich kulturgeschichtlichen Anliegen ganz besonderes Gewicht auf die Erforschung aller Umweltfaktoren gelegt, was sich in der Gliederung des Bandes in zwei Hauptteile: 1. L'environnement (die Umwelt) und 2. Le groupe humain (die Menschen-Gruppe), ausdrückt und im expliziten Programm, die archäologischen Tatsachen als ein Produkt der Interaktionen zwischen Natur und Mensch zu begreifen.

Die Autoren beklagen zu Recht, dass die komplexen Vorgänge der Sedimentation an Seeufern mit oder ohne Einwirkung des Menschen bislang völlig ungenügend erforscht worden sind und dass somit die meisten diesbezüglichen Interpretationen mehr auf vorgefassten Meinungen denn auf belegten Fakten beruhen. Deshalb unternahm P. Pétrequin eine Forschungsreise nach

Afrika, wo er in Dahomey die Pfahlbauten der Toffinu nach Gesichtspunkten nicht nur der Bau- und Lebensweise ihrer Bewohner, sondern auch der Sedimentationsbedingungen und -vorgänge während und nach ihrer Besiedlung studierte, welche ja eher mit den Verhältnissen der europäischen Ufersiedlungen vergleichbar sind als der dazugehörige kulturelle Hintergrund. Die Darstellung des Resultats dieser Studien – mit Hilfe vieler eindrücklicher Photographien – gibt dem vorliegenden Band einen besonderen Akzent und Vorsprung gegenüber anderen Publikationen über dasselbe Thema.

Es ist unausweichlich und beabsichtigt, wiewohl für einen schweizerischen Kollegen auch überraschend und forschungsgeschichtlich interessant, dass die alte Pfahlbauproblematik – die hierzulande durch oft unsachliche Polemiken auf festen Fronten eher langweilig als gelöst worden ist – nun im westlichen Nachbarland aufgegriffen und mit beachtlichem Elan und hohem methodischem Anspruch neu in Angriff genommen wird. Ein Grossteil der sedimentologischen (M. Magny, E. Petitjean), der malacologischen (L. Chaix, P. Olive), der pollenanalytischen (H. Richard, C. Reynaud) sowie der botanischen Untersuchungen (T. Beaufils, K. Lundström-Baudais) ist auf die allgemein vertretene Hypothese ausgerichtet, die drei in Abständen aufeinanderfolgenden Dörfer der Station III hätten während des grösseren Teils des Jahres im Bereich leichter Wasserüberdeckung gestanden und seien somit als Einzelhaus-Pfahlbauten (ohne gemeinsame Plattform) mit abgehobenen Böden konstruiert worden, gemäss dem beschriebenen Modell der Toffinu, was auch den schwierigen Versuch, das Pfahlfeld der ganzen Station III in Hausgrundrisse aufzugliedern (F. Passard) geleitet haben mag.

Der Verfasser, stets von der Frage ausgehend, was denn die Neolithiker zu einer so eigenartigen Standortwahl ihrer Dörfer bewegt haben könnte, (der Schutz vor Feinden ist, ungleich wie bei den Toffinu, die sich in ein weites Sumpfbereich zurückgezogen haben, im Seichtwasserbereich unserer Seen, der vom Land her leicht zugänglich ist, kaum besser als z.B. auf einem Geländesporn) muss anerkennen, dass die Argumentationen des Autorenkollektivs sehr überzeugend sind, obwohl er selbst bislang eher Siedlungen im nur sporadisch überfluteten Uferbereich ausgegraben zu haben glaubt. Aber P. Pétrequin, der in seinem 1984 erschienenen Buch «Gens de l'Eau, Gens de la Terre» ein Kapitel «Pour une diversité des habitats» (Für eine Verschiedenartigkeit der Siedlungsformen) überschrieben hat, wäre wohl der letzte, jetzt alle Ufersiedlungen aus drei Jahrtausenden über den gleichen Leisten schlagen zu wollen.

Es wäre schade, wenn der breite Raum, den die Pfahlbaudiskussion in der Literatur eingenommen hat, das Publikum zum Glauben führen würde, die Erforschung der Siedlungsformen sei das Hauptthema der Archäologie des Neolithikums. Wir begrüssen es deshalb, dass der Besprechung aller anderen kulturgeschichtlich relevanten Hinterlassenschaften ebensolche Sorgfalt gewidmet wurde, obwohl der betriebene Aufwand angesichts des zahlenmässig geringen Kleinfundmaterials ungerechtfertigt erscheinen könnte. Es handelt sich vorab um Keramik (A. M. Pétrequin, C. Constantin, L. Courtois), Steingeräte (J. T. Piningre, A. Masson), Knochen und Geweihartefakte (J. L. Voruz), Schmuck (M. Bordeuil), Holzartefakte (D. Baudais) und Textilien (H. J. Hundt), die alle im Rahmen einer lokalen Ausprägung und Tradition der Saône-Rhône-Kultur entstanden sind. Leider konnten die einzelnen Fundkomplexe mittels der Dendrochronologie (S. Stucker) nicht absolut datiert und damit feinchronologisch direkt mit den westschweizerischen Fundkomplexen stilistisch ähnlicher Art verglichen werden, weil zu wenig lange Wachstumskurven vorlagen. Die Radiocarbonatierungen

(P. Pétrequin, P. Olive) zur Station III – wie anderswo auch – sind zu ungenau, wenn z.B. bestimmt werden soll, in welcher Richtung ein kultureller Einfluss vorzustellen ist. Im Text werden die C14-Daten stets in unkalibrierter Form verwendet, was für den an der Dendrochronologie orientierten Leser etwas mühsam ist. Sie liegen (abgesehen von einer offensichtlich zu hoch datierten Serie) grob kalibriert zwischen 3100 und 2300 v. Chr. Geb.

Nebst den Artefakten werden auch die vom Menschen eingebrachten Pflanzenreste (J. Erroux, K. Lundström-Baudais) und die Tierknochen (L. Chaix) einer minutiösen Betrachtung unterzogen. Besonders bemerkenswert ist die ausführliche Behandlung bisher weniger beachteter Fundklassen wie Hitzesteine (P. Lenoble, M. C. Nierlé, P. Pétrequin) und Exkremente (P. Pétrequin), deren archäologische Aussagekraft wiederum mehr im Bereich der Ablagerungsproblematik liegt.

Den Abschluss des Buches bildet eine leider nur französisch gehaltene Zusammenfassung der Resultate durch das Autorenkollektiv, vorgetragen im Bewusstsein der grossen archäologischen Bedeutung, die dem Phänomen der Ufersiedlungen nach wie vor zukommt.

Josef Winiger

Sigfried J. De Laet, Hugo Thoen et Jean Bourgeois: Les fouilles du Séminaire d'archéologie de la Rijksuniversiteit te Gent à Destelbergen-Eenbeekende (1960–1984) et l'histoire la plus ancienne de la région de Gent (Gand). I: La période préhistorique. Avec des contributions de Nicolas Cauwe, Rudi De Ceunynck, Achilles Gautier, André Gob, Irénée Heyse, Véronique Hurt, Paul Janssens, Roger Langohr, Marcel Otte, Joris Sanders, Cyriel Verbruggen et Antoon Verhoeve. Dissertationes archaeologicae gandenses, 22. De Tempel. Brugge 1986. 225 pages, 85 figures.

Fouillé pendant un quart de siècle par le Séminaire d'archéologie de l'Université de Gand, sous la direction de S. J. De Laet, le site de Destelbergen-Eenbeekende, dans la banlieue de Gand (Flandre), a livré des vestiges allant du Mésolithique à l'époque médiévale. La publication des résultats est prévue en trois volumes. Le premier est consacré à la préhistoire. Compte non tenu de quelques photographies vraiment grisâtres (fig. 78–80, p. 197–199), sa réalisation matérielle est excellente.

L'ouvrage comprend trois parties principales. La première (50 p.) est consacrée à l'histoire des recherches, à la description très complète du site (climat, géomorphologie, nature des sols, évolution de la végétation, faune, impact du milieu sur l'homme et de l'homme sur l'environnement), à la stratigraphie et aux méthodes de fouilles. La deuxième partie (83 p.) étudie, période par période, les vestiges préhistoriques découverts à Destelbergen, alors que la troisième tente de replacer le site dans le cadre élargi de la région de Gand pendant la préhistoire (67 p.). C'est l'occasion pour les auteurs de publier une série de vestiges préhistoriques (du Mésolithique à La Tène) trouvés au début du siècle à Gent/Port-Arthur et restés depuis lors inédits.

Les restes du Mésolithique et du Néolithique à Destelbergen (p. 61–67) sont des plus modestes. Il s'agit exclusivement de silex taillés découverts en position secondaire dans des niveaux plus récents. Seule la typologie permet donc de distinguer le Mésolithique (assez tardif semble-t-il) du Néolithique, moyen ou récent. Les vestiges postérieurs au champ d'urnes (p. 137–139) sont rares eux-aussi, et peu explicites. Quelques tessons peuvent être attribués au La Tène I, mais une occupation postérieure au champ d'urnes, en définitive, n'est pas sûrement attestée.

C'est donc le *champ d'urnes* lui-même qui constitue le principal intérêt du site de Destelbergen (p. 68–136). Comprenant cent-cinq tombes, c'est-à-dire beaucoup plus que les cimetières

déjà connus de la région, il permet de reviser la définition du «Groupe de la Flandre» de la civilisation des champs d'urnes, groupe dont la chronologie – rappelons le – s'étend du Ha A2 au Ha D et dépasse donc le Bronze final pour recouvrir entièrement le premier âge du Fer. Les deux principales caractéristiques nouvelles de Destelbergen sont: premièrement la grande abondance, dans le rite de l'incinération, des tombes à «bloc d'ossements» (Knochenlager), qui ne contiennent pas d'urnes cinéraires mais un paquet d'ossements soigneusement collectés sur le bûcher et enveloppés dans un morceau d'étoffe ou dans un autre conteneur de matière organique aujourd'hui disparue. Les os calcinés peuvent être accompagnés d'un ou de plusieurs petits vases accessoires, parfois brûlés et interprétés dans ce cas comme patères à libations. Ce rituel du bloc d'ossements l'emporte à Destelbergen sur celui de l'urne cinéraire (58 tombes contre 41). Deuxièmement, l'existence de structures péritaphiques, circulaire (1 cas, probablement Ha A2), ovales (5 cas dont 1 du Ha B2 et 5 indatables) ou quadrangulaires (6 cas dont 4 du Ha C et 2 non datables). Il semble ne pas y avoir eu de rapports constants entre les différents types de structures sépulcrales, les différents types de tombes, l'âge et le sexe des défunts. Une intéressante et très complète étude des ossements calcinés est présentée par P.A. Janssens (p. 116–136). Le mobilier des tombes, pauvre, ne comprend pour ainsi dire que de la poterie, en faible quantité et pas toujours assez typique ou assez bien conservée pour autoriser une attribution chronologique sûre. C'est pourquoi trente-huit tombes seulement peuvent être datées avec plus ou moins de précision, entre le Ha A2 et le Ha D.

Dix pages de bibliographie closent le volume, qui représente à coup sûr une contribution importante à la protohistoire de la Belgique.

Valentin Rychnér

Amalia Mozsolics: Bronzefunde aus Ungarn. Akademiai Kiado. Budapest 1985. 256 Seiten, 286 Tafeln.

Seit über vier Jahrzehnten befasst sich die Autorin dieses Buches mit den Bronzefunden des Karpatenbeckens, insbesondere mit den Depotfunden und ihren vielfältigen Aspekten wirtschaftsgeschichtlicher, historischer und vor allem chronologischer Natur. Diese Tätigkeit hat ihren Niederschlag nebst zahlreichen Einzeldarstellungen in den Abhandlungen «Bronzefunde des Karpatenbeckens – Depotfundhorizonte von Hajdúsámson und Kosziderpadlás» (1967) sowie «Bronze- und Goldfunde des Karpatenbeckens – Depotfundhorizonte von Forró und Ópályi» (1973) gefunden. Das vorliegende Korpus bildet eine zeitliche Weiterführung der Veröffentlichung ungarischer Hort- und Einzelfunde und erstreckt sich über die sich folgenden Depotfundhorizonte von Aranyos, Kurd und Gyermely. Mitunter mag es auch unsichere Grabfunde einschliessen. A. Mozsolics bemüht sich, die Fundverhältnisse nach Möglichkeit zu klären und offen darzulegen. Sämtliche Bronzen werden nach Gemeinde in alphabetischer Reihenfolge beschrieben und grossenteils in Fotografien und Zeichnungen, in komitatsweiser Anordnung, abgebildet. – Vorgängig des Kataloges unterzieht die Autorin die Metallgegenstände, Waffen, Werkzeuge, Gefässe, Pferdegeschirr und Wagen sowie Schmuck und Trachtzubehör einer detaillierten Würdigung nach Sachgruppen innerhalb der aufgeführten Kapitel. So ist beispielsweise dasjenige über Waffen gegliedert in Abschnitte über Vollgriffschwerter, Griffzungenschwerter, Dolche, Nackenscheibenäxte, Lanzen- und Speerspitzen sowie Schutzwaffen. Diese wiederum erfahren eine Behandlung nach Typen, was sich vor allem bei den Schwertern problemlos durchführen lässt, im Gegensatz etwa zu den Speer- und Lanzen-

zen mit weniger ausgeprägten Formenspektren. Bei letzteren wird auch der Versuch einer Abgrenzung nach Form- und Gewichtskriterien gemacht. Noch schwieriger gestaltet sich die funktionelle Unterscheidung bei den Lanzen- und Speerspitzen in solche rituellen, insignienhaften und kriegerischen Charakters. Dass sich die Autorin bei solcher Gelegenheit mit den Kampfsitten auseinandersetzt und grossräumige Betrachtungen anstellt, die den nahen Osten miteinbeziehen und über Texte (Nuzi) neue Einsichten vermitteln – erinnert sei an die Bewaffnung der Streitwagenbesatzung mit Speer, Lanze und Schwert und deren taktische Anwendung – spricht für die stoffliche Durchdringung der anstehenden Probleme. – Wiederholt wird auf die recht unterschiedliche Zusammensetzung der Hortfunde aufmerksam gemacht, was zum Teil auch in der Ursache ihrer Niederlegung begründet sein mochte. Reinen Ansammlungen von Bruchstücken stehen solche von Waffen, oft nur Schwertern oder Speerspitzen gegenüber; neuwertige Produkte mischen sich unter noch intakte Gebrauchsware, oder unter zum Einschmelzen bestimmter Altstoffware befinden sich für den Handel vorgesehene Neuanfertigungen. Allein diese Vielfalt hinsichtlich der Fundvergesellschaftung würde genügend Stoff bieten für eine eigens diesen Problemen gewidmete Untersuchung. – Eines der mit der Vorlage der ungarischen Bronzen verbundenen Anliegen ersten Ranges bildet das Kapitel Chronologie. Die sich bei der zeitlichen Gliederung der Depotfunde einstellenden Schwierigkeiten resultieren zur Hauptsache aus dem Versuch, die Horizonte Aranyos, Kurd und Gyermely mit dem mittel- und südosteuropäischen Chronologiesystem der Jung- und Spätbronzezeit in Übereinstimmung zu bringen. Bei der Aranyos-Phase liegt das Problem in deren geographischer Beschränkung auf den nordöstlichen Grenzbereich Ungarns. Eine Zuweisung in den entwickelten Bronzezeit D-Horizont scheint jedoch weitgehend gesichert, während sich die Horizonte von Kurd und Gyermely mit Ha A1 bis A2 synchronisieren lassen. – Eine der mit der Aufarbeitung der Hortfunde verbundenen Zielsetzungen bildete eine historische Aussage über die Ursache, die zur Vergrabung so zahlreicher Schatzfunde geführt hatte. Wenn diese vorerst auch nicht erreicht werden konnte, kann das vorliegende Korpus dennoch als grundlegender Schritt in die angestrebte Richtung bezeichnet werden. Die Ansätze dazu erhellen aus den verschiedenen Verbreitungskarten zu den Depotfundhorizonten und auch Schwerdtypen, die Ballungszentren, Fundlücken und mehr oder weniger regelmässige Verteilung zu erkennen geben. Um dem Leser eine Vorstellung über die Fundmengen im Karpatenbecken sowie der angrenzenden Gebiete zu vermitteln, hat die Verfasserin, von den sicheren Fundvorkommnissen ausgehend, einige Zahlen angeführt. Die Aranyos-Funde sind mit 30 Horten im Nordostzipfel des Landes vertreten, denen noch einige weitere auf slowakischem Boden zugerechnet werden müssten, während die Grenzziehung ins östliche Siebenbürgen vorerst offen bleibt. Ihnen steht eine etwa gleich grosse Zahl in Kroatien gegenüber. Dazwischen breitet sich über hunderte von Kilometern gähnende Fundleere aus. Der über das ganze Karpatenbecken streuende Kurd-Horizont schliesst etwa 130 bis 135 Verwahrfunde ein; hinzu kommen gegen 35 weitere Depots aus der Slowakei, über 80 aus Siebenbürgen und gegen 280 aus Kroatien, während die angrenzende Vojvodina noch der Bearbeitung harret. Die gyermelyzeitlichen Funde betragen für die Slowakei 13, für Ungarn 45 und für Kroatien gegen 100 Verstecke. Dass sich hinter solchen Zahlen und Vermögenswerten historische Vorgänge grösseren Ausmasses verbergen könnten, bildet sicher eine nicht unbegründete Annahme, verlockend genug, um die von A. Mozsolics erfolgreich aufgegriffene Spur weiter zu verfolgen.

René Wjys

Paléoméallurgie de la France atlantique. Age du Bronze. Travaux du Laboratoire «Anthropologie – Préhistoire – Protohistoire – Quaternaire armoricains». Université de Rennes I. Rennes 1984–1985. 2 volumes. I: 198 pages, 45 figures, 44 tableaux. II: 189 pages, 42 figures, 25 tableaux.

Malgré leur allure modeste et leur fabrication économique, mais soignée, ces deux volumes représentent une contribution de premier plan à la connaissance de la paléoméallurgie de l'âge du Bronze. Introduits les deux par J. Briard, ils regroupent en tout vingt-quatre articles signés par quelques uns des meilleurs spécialistes français.

Volume I

1. *L'exploitation des analyses spectrographiques des objets de l'âge du Bronze dans le Nord-Ouest de la France par l'analyse des données*, par J.C. Blanchet, A. Decormeille et J.P. Mohen, p. 7–22.
2. *Analyses des cuivres et bronzes de Picardie et du Nord de la France*, par J. Bourhis, p. 23–43.
3. *La paléoméallurgie du Nord-Ouest de la France. Spectrographies des bronzes*, par J. Briard et J. Bourhis, p. 45–61.
4. *Compositions chimiques des haches à douille de type armoricain*, par J.P. Geffrault, p. 63–84.
5. *Approche de la paléoméallurgie du bronze dans le bassin de la Charente d'après les résultats des analyses spectrographiques*, par J. Gomez, p. 85–97.
6. *Quelques aspects de la paléoméallurgie en Poitou aux âges du cuivre et du bronze*, par J.P. Pautreau, p. 99–133.
7. *Analyses des bronzes du dépôt de Triou*, par J. Bourhis et J.P. Pautreau, p. 135–137.
8. *L'outillage des fondeurs de l'âge du Bronze en Armorique*, par J. Briard, p. 139–168.
9. *Matériel de fondeur de l'âge du Bronze dans le bassin de la Charente*, par J. Gomez, p. 169–180.
10. *Nouvelles découvertes de vestiges métallurgiques de l'âge du Bronze à Fort-Harrouard–Sorel Mousiel (Eure-et-Loire)*, par J.P. Mohen, p. 181–191.
11. *Notes bibliographiques sur la paléoméallurgie atlantique de l'âge du Bronze en France*, par J. Briard, p. 193–198.

Volume II

1. *Essai d'exploitation d'analyses spectrographiques de l'âge du Bronze en Bretagne par l'analyse des données*, par J.C. Blanchet, J. Bourhis, J. Briard, A. Decormeille et P. Glabeck, p. 7–21.
2. *Essai de caractérisation des cuivres de la France atlantique par l'analyse des données*, par J.C. Blanchet, J. Briard et A. Decormeille, p. 23–41.
3. *Quelques aspects métallographiques des bronzes atlantiques*, par J.P. Mohen, p. 43–53.
4. *Clous d'incrustation en or des tumulus armoricains*, par C. Eluère, p. 55–70.
5. *Les premiers cuivres d'Armorique, une réestimation*, par J. Briard, p. 71–97.
6. *Les haches plates du Grand-Pressigny à Chaix (Vendée)*, par R. Joussaume, p. 99–104.
7. *La hallebarde de Gavrinis*, par C.T. Le Roux, p. 105–106.
8. *Etude technique de la hallebarde de Gavrinis*, par J. Bourhis, J. Briard et P.R. Giot, p. 107–110.
9. *Déchets de fonderie de bronze des grottes du Queroy à Chazelles et des Perrats à Agris (Charente)*, par J. Bourhis et J. Gomez, p. 111–117.
10. *Le dépôt de moules de Pennavern à Hanvec, Finistère (Bronze moyen)*, par J. Briard et Y. Onnée, p. 119–136.

11. *Les activités métallurgiques en Normandie durant l'âge du Bronze*, par G. Verron, p. 137–164.
12. *Analyses de cuivres du Chalcolithique et du Bronze ancien de la France*, par J. Bourhis et J. Briard, p. 165–180.
13. *Notes bibliographiques sur la paléoméallurgie*, par J. Briard, p. 181–189.

Avec neuf articles, les analyses chimiques du métal sont particulièrement à l'honneur. Si les méthodes d'interprétation traditionnelles dominent encore (I/2–3, I/5, I/7, II/12), c'est cependant le recours aux méthodes mathématiques, via l'informatique, qui retient le plus l'attention (I/1, I/4, II/1–2). Il est encore trop tôt pour discuter des résultats obtenus car les auteurs ont raison d'insister sur leur caractère encore incertain, tenant avant tout à la représentativité discutable de plus d'une série. Les remarques que nous nous permettons sont donc avant tout d'ordre méthodologique ou technique. J.C. Blanchet, A. Decormeille et J.P. Mohen (I/1) partent des ensembles culturels connus et cherchent à fixer la variation diachronique des compositions chimiques. La méthode inverse, d'ailleurs utilisée dans l'article II/2, nous paraît plus sûre. Elle consiste à opérer le tri statistique de toutes les analyses, toutes périodes confondues, et à vérifier ensuite dans quelle mesure les données métallurgiques recourent celles de l'archéologie. Les mêmes auteurs (I/1) n'ont pas non plus raison, à notre avis, d'associer dans les mêmes calculs les éléments de l'alliage (étain, plomb) et les impuretés du cuivre (dans ce cas: arsenic, antimoine, argent, nickel). Ce faisant, ils mélangent en effet deux aspects finalement très différents. Le premier, d'ordre technique, est en quelque sorte la «recette» du fondeur, c'est-à-dire sa façon d'allier l'étain et le cuivre, éventuellement le plomb. Le second touche à la nature du cuivre utilisé et intéresse donc plutôt l'histoire économique. Il nous semble important de ne pas confondre ces deux vecteurs et d'opérer toujours, en pareils cas, deux séries de calculs parallèles, afin de distinguer le plus nettement possible l'évolution de la technique du fondeur des changements intervenants dans les voies d'approvisionnement. L'étude monographique et synchronique d'un ensemble donné nous paraît, en revanche, s'accommoder parfaitement d'un calcul global associant les éléments de l'alliage et les impuretés du cuivre. C'est de cette manière, notamment, que l'on peut tenter une reconstitution des coulées en rapprochant les uns des autres les objets de composition identique. Pour en revenir aux articles I/1 et II/1, on souhaiterait aussi que les résultats soient plus facilement vérifiables. Les analyses, déjà publiées ailleurs, ne sont en effet pas redonnées en annexe, et les points sur les graphiques restent anonymes. Leur identification, à supposer qu'elle soit possible, nécessiterait une gymnastique bibliographique très dissuasive. Des indications sur l'homogénéité mathématique et sur les caractéristiques précises des différents groupes aideraient, d'autre part, à évaluer la validité des partitions proposées. On espère, enfin, que les analyses futures prendront en compte le cobalt, qui est lui aussi un «marqueur» important, en tout cas au nord-ouest des Alpes. Quant aux résultats, un point très général nous a particulièrement frappé: c'est, du Bronze moyen au BF II à tout le moins, la part relativement élevée de l'étain dans l'alliage, presque constamment supérieure à 10 % et donc nettement plus accentuée qu'en Suisse, où sa teneur moyenne ne dépasse guère 7.5 %, du Bronze moyen à la fin du Bronze final. Traditions techniques différentes? Ou est-ce que l'éloignement des gisements, en faisant l'étain plus rare, est en partie responsable du caractère plus cuivreux des bronzes de la région alpine?

Le passage à l'article du mathématicien J.P. Geffrault (I/4) illustre bien le malaise que l'on a déjà ressenti à plus d'une occa-

sion depuis que les mathématiques sont couramment utilisées en archéologie. Si c'est l'archéologue qui «emprunte» un peu de mathématiques, il peut en résulter une certaine impression de flou. C'est ce que nous ressentons peut-être à la lecture des articles I/1 et II/1 (mais certainement aussi à celle de nos propres publications!). Si, par contre, c'est le mathématicien qui va à l'archéologie, le supplément de rigueur est certes assuré, mais le risque est grand de voir le scientifique s'avancer sur un terrain où ne pourra plus le suivre la majorité des archéologues. Dans le cas qui nous occupe, ceux-ci ne pourront pratiquement que lire la conclusion et apprendre, avec beaucoup d'intérêt, que les principaux ateliers producteurs des haches du type du Tréhou (Le Tréhou, Saint-Martin-des-Champs, Treillières) ne peuvent être distingués les uns des autres, au point de vue de la composition chimique, que par les proportions de cuivre, d'étain et de plomb. C'est la confirmation du résultat auquel étaient déjà parvenus J. Bourhis et J. Briard en 1977, à l'aide des classiques histogrammes.

Une autre facette de l'ouvrage, tout aussi importante, est représentée par les approches typologico-technologiques visant à reconstituer les gestes du bronzier à partir des restes, même les plus modestes, de son activité (I/8–10, II/8–10). En même temps que les tentatives expérimentales, ce genre d'enquête fera progresser l'identification de vestiges métallurgiques souvent énigmatiques mais parfois essentiels à la compréhension des procédés mis en jeu.

La contribution métallographique de J.P. Mohen, quant à elle (II/3), est d'autant plus précieuse que les articles modernes en français sur le sujet sont plutôt rares. Par ailleurs, elle illustre bien le caractère terriblement destructeur de la méthode et, par conséquent, la réelle difficulté de la pratiquer à grande échelle.

En résumé, on peut dire que ces deux volumes enrichissants donnent envie de voir paraître bientôt des études comparables pour la moitié orientale du pays, et qu'ils laissent en tout cas bien augurer de la prochaine synthèse de paléométaballurgie annoncée dans la collection «L'âge du Bronze en France».

Valentin Rychner

Katharine Pászthy: Der bronzzeitliche Arm- und Bein-schmuck in der Schweiz. Prähistorische Bronzefunde, X, 3. Beck. München 1985. X-280 pages, 195 planches.

En archéologie, il y a des livres pour ainsi dire promis à l'éternité avant même d'avoir été écrits, par la seule grâce de la matière qu'ils abordent. Le gros PBF de Katharine Pászthy (KP) compte parmi ces heureux élus. Rassemblant les dessins de plus de 2200 bracelets en bronze, il constitue en effet un des corpus d'objets les plus importants pour la protohistoire suisse. Tout spécialiste, dorénavant, se devra de le garder à portée de main, à côté des monuments classiques que sont les ouvrages de Gross, de Desor ou de Troyon, le catalogue de Lausanne ou les Pfahlbauberichte.

Dans sa conception et dans sa réalisation, l'ouvrage de KP est un PBF très orthodoxe. Il a pour but l'édition des bracelets et des anneaux de jambe trouvés en Suisse et datant du Bronze ancien à la fin du Bronze final, leur tri typologique et chronologique ainsi que l'étude des relations existant dans ce domaine entre la Suisse et les groupes culturels voisins (p. 1). Une introduction de 14 p. (nature des sources, histoire de la recherche, chronologie) précède le cœur de l'ouvrage (238 p.), dans lequel les 2234 bracelets sont répartis en 137 groupes typologiques et chronologiques. Les principaux résultats sont résumés en 6 p., et 21 p. de bibliographie et de registres closent la partie écrite. Le dessin du matériel n'occupe pas moins de 179 pl. Dix autres pl. sont consacrées aux cartes de répartition et 4 à l'illustration d'un petit nombre d'en-

sembles de référence. Le dépliant typologico-chronologique, toujours si précieux, ne fait heureusement pas défaut. Il est complété par une intéressante statistique (pl. 194) nous renseignant sur l'importance très variable des «butins» réalisés sur les principales stations littorales de Suisse. Ce sont elles, en effet, qui ont livré l'écrasante majorité du matériel étudié: en gros 1500 objets, contre 279 trouvailles en sépultures et 259 en dépôts. La seule région des Trois-Lacs (Neuchâtel, Bienna, Morat) fournit plus du quart de la collection toute entière. Il va donc de soi, dans ces conditions, que le Bronze final soit de loin la période la mieux représentée et que le contexte précis de la majorité des objets ne soit pas connu.

Comme toujours pour les PBF, la réalisation matérielle du livre est impeccable. L'utilité de quelques planches photographiques (pl. A–F), cependant, peut être discutée, et en particulier celle des vues rapprochées, floues et souvent trop noires. Au risque de nous répéter, nous ne manquerons pas non plus de relever une fois de plus les carences du système bibliographique archaïque qui, sans aucune économie de moyens, amoindrit la commodité d'emploi de la collection. N'est-il pas irritant, dans une même note et pour un même auteur, de trouver une indication bibliographique sous forme de titre raccourci, l'autre sous forme de renvoi à un périodique, sans le titre de l'article? Quant au répertoire de l'ensemble des titres mentionnés, il fait toujours défaut.

L'intérêt de l'ouvrage, encore une fois, c'est d'offrir en un volume le corpus complet d'une catégorie d'objets si importante non seulement par sa masse mais aussi par sa sensibilité extrême aux variations synchroniques et diachroniques de la mode et des coutumes. Autant que l'épingle, le bracelet de l'âge du Bronze, en effet, est un peu l'équivalent de la fibule à l'époque hallstattienne. Même si le plaisir principal que nous offre KP est de pouvoir laisser notre œil vagabonder au travers de cette impressionnante et splendide collection, il faut bien, de temps en temps, revenir à son commentaire. Nous avouons que l'intensité du plaisir tend alors à diminuer. Non pas que nous espérons y trouver le fin du fin en matière de typologie ou le dernier mot sur tel type de bracelet. Il est bien clair, en effet, que l'abondance du matériel interdisait son commentaire exhaustif. Sans même inciter KP à changer l'esprit de la maison, cette abondance et cette variété, en revanche, auraient pu être le stimulus d'une réflexion typologique un peu plus explicite. Comment ne pas regretter, en effet, que KP n'ait nulle part fait de place à un chapitre qui aurait expliqué les principes de sa typologie et en particulier la hiérarchie des différents critères de forme, de décor et de chronologie? Comment ne pas être étonné de ne pas trouver le moindre croquis expliquant la morphologie du bracelet et définissant le vocabulaire utilisé? Autant dire que le fil conducteur de la typologie n'est pas facile à saisir. Il s'en suit une certaine insatisfaction intellectuelle, engendrée en premier lieu par le vocabulaire utilisé et les concepts qu'il recouvre. Qu'est-ce qu'un «type», qu'une «forme», qu'une «variante»? KP explique (P. 1) qu'elle parle de forme quand les bracelets qui la composent entretiennent entre eux des liens de parenté moins étroits que ceux définissant un type. Mais cette variabilité, justement, n'est pas expliquée, seulement «sentie». Or chacun a sa propre façon de sentir les choses et c'est pourquoi celle de KP ne correspondra pas toujours à celle de son lecteur. Y a-t-il, par exemple, plus de variabilité dans la forme Wabern (No 206–317) que dans le type Corcelettes (1233–1431)? Evidemment pas, et il est même difficile de trouver un groupe de bracelets plus homogène que celui formé par les bracelets de forme Wabern 206 à 248. L'homogénéité interne des différents types, d'autre part, est extrêmement variable. A l'intérieur du type Cortaillod (840–900), bien défini, une «variante Sursee» est par

exemple introduite à cause d'un petit changement dans le décor des panneaux externes, alors que les bracelets du type Corcelettes, coulés ou martelés, aux décors très variables, sont tous mis dans le même sac, et qu'un type spécial est en revanche créé pour les bracelets du Boiron, toujours de la même famille (1439–1450). Et que dire du type Mörigen, qui contient des bracelets côtelés aussi éloignés les uns des autres que peuvent l'être 1540, 1593, 1641 et 1680? L'ordre des bracelets sur les planches n'est pas toujours très réussi. Dans le type Corcelettes, KP réussit même à isoler du groupe des cinq bracelets d'Auvernier (1377–1381) deux pièces rigoureusement identiques, appartenant à la même série (1366–1367). Les différences entre types, quant à elles, ne sont pas non plus toujours très convaincantes. Nous pensons en particulier à celles existant entre les types Vinelz (992–1054) et Mörigen (1540–1698), deux groupes de bracelets tardifs participant du «style côtelé» au Ha B final. Le type Vinelz, massif ou creux, est soi-disant caractérisé par la «Strichverzierung des Mittelfeldes» (p. 165), le type Mörigen par la «gleichmäßige Rippung der Aussenseite» (p. 209). La nuance entre «Strich» et «Rippe» n'est cependant pas facile à déterminer. A tel point que les deux types, que l'on confondrait s'ils n'étaient pas séparés l'un de l'autre par le type Corcelettes, contiennent en partie les mêmes bracelets. Nous pensons en particulier à la série Vinelz 1031–1050, indissociable de la série Mörigen 1576–1595. On peut s'interroger, aussi, sur la hiérarchisation des critères. Le premier rang revient-il à la forme ou au décor? Le type Corcelettes (1233–1431), par exemple, est défini par sa forme creuse en C et son décor de panneaux ocellés. Or les bracelets de même forme à décor entièrement linéaire, sans ocelles, lui sont aussi attribués (1405–1416), alors que les trois bracelets de même forme, mais à décor effacé, qui ne peuvent cependant appartenir à aucun autre type, sont mis à l'écart et considérés comme «abgenützte Ringe mit Verzierungsresten» (1843 A – 1845). Quant au système du site éponyme, il trouve en Suisse ses limites car un relativement petit nombre de stations ont livré chacune beaucoup de types en égale abondance. Tous les labels lacustres étant déjà occupés, il a fallu par exemple baptiser «Sion» un type de bracelet dont la répartition est cependant centrée sur les Trois-Lacs (pl. 186 b). Le moins que l'on puisse dire, en résumé, c'est qu'en matière de bracelets de l'âge du Bronze, notre «feeling» personnel n'est pas exactement celui de KP! Pour en finir avec la typologie, encore un regret, d'ailleurs déjà exprimé à propos d'autres PBF: celui qu'aucun parti n'ait été tiré de la *typométrie*, alors même que le matériau de base s'y prêtait si bien.

En matière de *chronologie*, KP reste heureusement dans la tradition des systèmes existants, mais son vocabulaire est un peu bâtarde. Quatre phases chronologiques, en effet, sont baptisées selon des trouvailles particulièrement significatives, comme le veut la tradition PBF. Ce sont les «Stufen» Weiningen (Bz C1), Wohlen (Bz C2), Mels (Bz D) et Binningen (Ha A1), qui sont cependant encadrées par des phases dont les étiquettes, elles, restent purement chronologiques. On remarquera, au passage, que KP s'en tient à la simple bipartition du Ha B. La traduction du langage chronologique en termes reinecko-müllerkarpiens, dans le tableau de la pl. 195, aurait rendu service aux débutants et à ceux dont l'âge du Bronze n'est pas le pain quotidien.

Au terme de son travail, KP tente en quelque sorte de «nouer la gerbe» (p. 253–258). Elle résume fort bien l'évolution des styles et des coutumes et souligne comme il se doit l'existence de plusieurs groupes culturels à l'intérieur du territoire suisse. Son propos n'est cependant pas absolument clair, dans la mesure où des contradictions existent entre le texte et le tableau 2 de la p. 253. Aux lignes 5 et 6 du résumé, KP propose en effet de partager la Suisse en deux grandes zones qui sont le Jura et le Plateau

d'une part, le massif alpin d'autre part. Immédiatement à la suite, le tableau 2, lui, distingue d'une part la Suisse occidentale, d'autre part le nord et l'est du pays, avec le Tessin. Dans les lignes suivantes, le texte oppose ensuite le Plateau à la Suisse occidentale. KP a bien raison, en tout cas, d'insister sur les grandes différences existant entre les palafittes de Suisse occidentale, surtout ceux des Trois-Lacs, et les palafittes de Suisse centrale et orientale, surtout ceux de Zoug et de Zurich. Elles ne s'expriment pas seulement dans le style des bracelets mais aussi dans leur nombre. Il semble, en effet, que les coutumes aient été très différentes dans les deux parties du pays, et que le bracelet ait été beaucoup moins répandu dans le centre et l'est de la Suisse. Evidemment, c'est encore une autre question de savoir si le spectre des trouvailles reflète seulement les coutumes de parure et de costume, ou en partie aussi celles du *dépôt*. KP mentionne en effet la possibilité d'objets intentionnellement groupés dans plusieurs stations littorales. En fait, il faut une fois de plus se demander si les trouvailles palafittiques dans leur ensemble ne sont pas à rapprocher des innombrables «Fluss-» et «Moorfunde» de l'époque et ne relèvent ainsi pas davantage du dépôt intentionnel que de la perte accidentelle. Autrement, comment expliquer qu'on ait pu trouver 292 bracelets à Corcelettes, 200 à Auvernier, 121 à Estavayer, etc. (pour ne parler que de cette catégorie d'objets)? La longue durée sur laquelle les objets se sont sédimentés tempère, certes, l'impression de masse ressentie aujourd'hui, mais qu'est-ce qui empêchait nos palafitteurs de récupérer le matériel «perdu»? Quoi qu'il en soit, abandonnés, perdus ou déposés en offrandes, ces bracelets ont dû être fabriqués, et leur répartition semble bien indiquer que les points de plus forte concentration (faute de signatures assez nuancées, ils n'apparaissent pas très clairement sur les cartes de KP) ont toutes les chances de correspondre aux principaux ateliers de fabrication. Comme le souligne KP (p. 258), il est frappant de constater combien restreinte dans l'espace est la répartition de bien des types de bracelets de Suisse occidentale, en comparaison des formes plus universelles que sont par exemple les faucilles, les haches, les couteaux, les épingles, les pointes de lance ou les épées. Ce sont donc vraiment les bracelets qui permettent le mieux de cerner l'exubérance créatrice du groupe culturel établi autour des Trois-Lacs au Bronze final.

Le grand mérite du beau volume de KP est justement de donner à ces matériaux si précieux un accès qui n'existait pas encore et d'ouvrir ainsi la voie à des études de détail qui devraient permettre d'approcher de plus près les problèmes de la technique mais aussi de la signification et de la circulation des objets.

Valentin Rychner

Susanne Sievers: Die Kleinfunde der Heuneburg: Die Funde aus den Grabungen von 1950–1979. Mit Beiträgen von Hans Drescher und Otto Rochna. Heuneburgstudien 5. Röm.-German. Forschungen Bd. 42. Verlag Philipp von Zabern. Mainz 1984. 2 Bände, 256 Seiten, 250 Tafeln.

Der 5. Band der Heuneburgstudien behandelt sämtliche urgeschichtlichen Funde mit Ausnahme der Keramik. Der Hauptteil der Objekte ist hallstattzeitlich, doch werden auch vereinzelt ältere Gegenstände vorgestellt. Dagegen sind die frühmittelalterlichen und jüngeren Funde für eine gesonderte Publikation vorgesehen.

Das Hauptgewicht liegt auf der gut gegliederten und übersichtlichen Vorlage der Kleinfunde. Dabei wird das Material auf den Tafeln innerhalb der einzelnen Fundgruppen in einen chronologischen Zusammenhang gestellt, soweit dies möglich ist. Sehr erfreulich ist, dass alle Funde abgebildet sind und dass sie mit sehr wenigen Ausnahmen im Massstab 1:1 wiedergegeben wurden. Dabei sind die Vorlagen für die Spinnwirtel, Webge-

wichte und für fast alle Eisengegenstände im Gegensatz zu den übrigen Objekten Bleistiftzeichnungen, was an sich verständlich ist, aber im Tafelband einen etwas uneinheitlichen Eindruck macht.

Die Einleitung gibt einen guten Überblick zur sehr schwierigen Fundsituation auf der Heuneburg. So kommen etwa 90 % aller Kleinfunde aus Bodenschüttungen oder aus einem anderweitig stratigraphisch nicht eindeutig eingrenzbaaren Zusammenhang. Ganz deutlich zeigen die Verteilungspläne stratifizierter Funde für verschiedene Perioden resp. Fundgruppen (Abb. 1–4), dass bei einer topographischen Situation, wie wir sie bei der Heuneburg vorfinden, die Erwartungen an eine gute stratigraphische Einordnung des Fundmaterials zum vornherein nicht hoch angesetzt werden dürfen. Für die chronologisch unempfindlichen Objekte spielt die Möglichkeit einer genauen Schichtzuweisung keine so bedeutende Rolle. Anders ist es jedoch bei den Fibeln, die chronologisch fein reagieren. Obwohl die meisten Stücke nicht exakt eingeordnet werden können, lassen sich doch gewisse Entwicklungstendenzen feststellen. So wird das Kleinerwerden der Fibeln von Ha D1 nach Ha D3 erneut bestätigt und die gleiche Tendenz bei den Nadeln und Spinnwirteln festgestellt.

Der äusserst reichhaltige Fundstoff ist in folgende Hauptgruppen aufgeteilt: Schmuck – Kleiderzubehör – Anhänger – Bronzeblechreste – Gerät aus Bronze, Bein, Ton und Stein – Werkzeug und Gerät aus Eisen. Darauf folgt eine weitere Unterteilung nach Objektgruppen. Die ganze Gruppierung ist im Inhaltsverzeichnis des Textbandes detailliert aufgeführt, zusammen mit den Objektnummern bei den Hauptgruppen. Auf diesem Weg ist es auch möglich, aus dem Tafelteil zum zugehörigen Text zu finden.

Im ersten Teil des Textbandes geht die Verfasserin von Objektgruppe zu Objektgruppe und bietet neben der Beschreibung des Materials eine Fülle von Informationen – oder auch Fragestellungen – und eine Vielzahl von anregenden Vergleichen. Die Sprache ist klar und angenehm lebendig. Einen besonderen Genuss bieten einzelne Exkurse (nicht zuletzt wegen der Art, wie die dazu vorhandene Literatur zusammengefasst wird), beispielsweise derjenige zu den Schiebern aus Bein.

Der wohl interessanteste Teil der Arbeit ist der, in dem die Fibeln behandelt werden. Sehr erfreulich ist, dass der gesamte Fundbestand der Heuneburgfibeln von Mansfeld am Ende des Tafelbandes nochmals, und zwar in nicht ergänztem Zustand, vorgelegt wird, eingebaut in die mittlerweile zum grossen Teil erarbeitete Stratigraphie. Auch wenn in Bezug auf die Feindatierung der Heuneburg das letzte Wort noch nicht gesprochen ist und ein Teil der Fibeln noch unter Vorbehalt datiert werden muss, so sind die von der Autorin herausgearbeiteten Resultate doch beachtlich. Ihre Art der Darstellung (Abb. 10–17 und Beilage 1) ermöglicht es dem Leser, sich ein gutes Bild von der zeitlichen Verteilung der einzelnen Fibeltypen zu machen, wird doch in der Graphik für jede Fibel mit einem Strich der Zeitraum angegeben, in dem ihr Vorkommen gemäss Grabungsstratigraphie möglich ist. Dabei sind die Nrn. 1–107 und 695–791 die von Mansfeld (mit seiner Katalognummer) übernommenen Fibeln und die Nrn. 409–646 die neu hinzugekommenen Stücke mit der Katalognummer Sievers. Eine solche Lösung hat den Vorteil, von der Numerierung her eindeutig zu sein, ist aber, will man eine Fibel von Mansfeld im vorliegenden Werk nachschlagen, etwas umständlich. Die Beifügung der Mansfeldschen Nummern auf den Taf. 212–227, zusätzlich zur Numerierung Sievers, wäre sicher sinnvoll gewesen.

Speziell interessant ist Abb. 15, die zeigt, dass vereinzelt Fibeln vom Frühlatèneschema in verhältnismässig tiefen Schichten

vorkommen. Es sind gute Beispiele, um die Diskussion anzuregen, aber wohl zu wenige, als dass sich daraus ein früherer Beginn von LTA beweisen liesse. Wie dies die Autorin auch im Text beschreibt, zeigt sich auf der Heuneburg der Übergang von Ha D zu LTA in seiner üblichen Komplexität.

Von den Fibeln ausgehend schlägt S. Sievers vereinfacht folgendes Chronologieschema vor:

Periode IV – Ha D1: Bogen- und einschleifige Schlangenfibeln

Periode III – Ha D2: Beginn der Paukenfibeln

Periode II/I – Ha D3/Beginn LTA: Fusszierfibeln

Einen differenzierteren und sehr guten Überblick bietet die Zusammenfassung auf Seite 86.

Auf den Text von S. Sievers folgt ein Aufsatz von O. Rochna über das Tonschiefer-, Sapropelit-, Gagat- und Wachsmaterial der Heuneburg. Er bringt die Resultate der naturwissenschaftlichen Untersuchungen des bis 1968 ergrabenen Materials und führt weitere hallstattzeitliche Vergleiche an.

H. Drescher untersuchte alles Material, das in Verbindung mit Metallverarbeitung auf der Heuneburg hatte gebracht werden können. Er versuchte auch experimentell die Herstellungstechnik einzelner Materialgruppen abzuklären. So sind hülsenförmige Spitzen aus Eisenblech speziell zu erwähnen, da sie (mit Kupfer) hart gelötet sind, ferner gedrehte Schmuckstücke aus Bronze. Definitive Aussagen darüber, was auf der Heuneburg selbst angefertigt wurde, können nur in wenigen Fällen gemacht werden, da zuerst die Befunde endgültig ausgewertet werden müssen. Doch gibt es Halbfabrikate und Gussformen, die einige Rückschlüsse auf das Giessen und Bearbeiten von Bronzen erlauben. Von besonderem Interesse sind auch Dreschers Ausführungen zu einer Anzahl gefalteter Bleche, bei denen mit grösster Wahrscheinlichkeit mindestens einige als Amulette bezeichnet werden können.

Der letzte Teil des Textbandes besteht schliesslich aus dem übersichtlichen Katalog. Den Schluss bilden die Konkordanzen zu den Fibeln von Mansfeld sowie ein Fundstellenverzeichnis.

Irmgard Bauer

J.-L. Brunaux, P. Meniel, F. Poplin: Gournay 1. Les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum (1975–1984). Numéro spécial Revue archéologique de Picardie 1985. 272 pages, 112 figures.

Fouillé depuis 9 ans (1975–1984), le site de Gournay-sur-Aronde est un des rares sanctuaires gaulois qui ait été étudié en sa totalité, offrant ainsi une vision nouvelle de l'architecture et des rites sacrés du second Age du Fer.

Premier livre d'une série de quatre, cet ouvrage traite essentiellement des structures dans leur contexte spatio-temporel et offre une interprétation ethno-archéologique des offrandes qui y ont été découvertes et des gestes nécessaires au culte. Une synthèse finale rassemble les données acquises et des comparaisons historiques pour répondre aux questions posées et pour fournir une base à des recherches futures.

Les quatre premières parties de cette monographie sont consacrées à la présentation du site. Celui-ci est d'abord situé dans son contexte régional grâce à un survol rapide mais complet de l'archéologie protohistorique picarde. L'étude de l'oppidum occupe le deuxième chapitre. Une bonne connaissance du terrain et de nombreux sondages ponctuels donnent des renseignements précis:

– L'oppidum se situe en plein pays bellovaque. Deux chemins importants s'y croisent, le premier menant d'Amiens à Compiègne et le second de Senlis à Bavay.

– Sa porte en tenaille (bien qu'à l'envers), son «*murus gallicus*»

et son annexe de type «Vorburg» en font un véritable oppidum. Un habitat et un quartier artisanal y ont aussi été découverts.

– La situation du sanctuaire, à l'intérieur de l'enceinte, démontre le rôle cultuel et symbolique de défense de celui-là. En effet, il domine les marécages et se trouve près de l'entrée.

Les deux parties suivantes sont consacrées à l'analyse des structures du sanctuaire d'abord dans l'espace puis dans le temps. La description des éléments extérieurs à l'enclos (tertre et «fosse aux vases») est suivie de celle du fossé principal ou d'exposition et du système de défense qui l'accompagne. Ce sont ensuite les constructions découvertes à l'intérieur qui sont analysées, en commençant par les plus récentes et mieux conservées pour aboutir aux divers fosses et trous de poteau du début de l'utilisation du sanctuaire. Chaque ensemble de structures est accompagné de quelques essais de reconstitution et d'un tableau comprenant de nombreuses comparaisons. L'ordination chronologique de ces vestiges laisse apparaître plusieurs phases d'utilisation:

– Pour La Tène ancienne, un enclos primitif peut être mis en relation partielle avec le tertre et la «fosse aux vases» extérieurs.

– A La Tène moyenne (milieu ou fin du 3e s. av. J.-C.), il y a creusement d'un fossé d'exposition boisé protégé par une palissade et de neuf fosses au centre du sanctuaire.

– Un peu plus tard, un temple simple en bois recouvre ces fosses centrales.

– Au début de La Tène finale (seconde moitié du 2e ou début du 1er s. av. J.-C.), le sanctuaire est complètement restructuré. La palissade et l'entrée sont entièrement refaites, le temple y est aligné.

– Après un abandon d'une vingtaine d'années dont le témoignage est un nettoyage complet de l'aire sacrée, un fanum au soubassement en pierre est bâti à La Tène tardive.

– Au Bas Empire (4e s. apr. J.-C.), après un abandon de plus de trois siècles, un deuxième fanum a été construit à l'emplacement du premier.

Une fois le scénario posé, les auteurs ont cherché à analyser les choses et gestes contenus dans les rites qui ont pu avoir lieu en cet endroit.

L'étude des armes dans leur contexte rituel occupe un chapitre. Après avoir fait la distinction entre l'objet sacrifié et l'offrande, et déterminé la représentativité de l'armement présent, le premier des auteurs *J.-L. Brunaux* décrit les différents sacrifices portés sur les armes et le parcours de ceux-ci dans le sanctuaire:

– Les épées sont les plus touchées, elles sont très souvent pliées, intensément morcelées ou bien le tranchant de la lame est sévèrement cranté. Leurs fourreaux sont démontés et pliés.

– Les boucliers sont également démontés, et leur umbo subit un traitement particulièrement mauvais. La partie centrale est transpercée, et les ailes sont souvent tordues et intaillées.

– Les lances sont cassées et la flamme du fer est coupée de nombreuses fois.

– Les fibules sont ouvertes à l'extrême.

– Les armes ne sont pas directement déposées dans le fossé où elles ont été trouvées. Elles ont été certainement détruites et exposées ailleurs dans l'enclos (trophées). C'est à ce moment là qu'une partie d'entre elles a pris un autre chemin.

Plus de 3000 ossements d'animaux ont ensuite été minutieusement étudiés par *P. Meniel*, dont le travail a été en partie facilité par le bon pouvoir de conservation du terrain. Si la couche de rebouchage du fossé principal n'a livré que des déchets culinaires, l'analyse des couches profondes donne d'étonnants résultats:

– Il n'y a que des restes d'animaux domestiques, parmi lesquels se trouvent le boeuf, le cheval, le mouton et le porc.

– Le boeuf joue un rôle essentiel dans le sanctuaire. Il s'agit de squelettes plus ou moins complets, de bêtes séniles et généralement mâles. Ces ossements occupent une place préférentielle près de l'entrée.

– Le cheval n'apparaît que sous la forme de rares squelettes, prouvant ainsi son rôle de victime occasionnelle.

– Le mouton, représenté que par des gigots a dû être consommé lors des rites. Il en est de même pour le porc.

– Ces ossements ont résidé ailleurs avant de trouver leur place dans le fossé. La présence d'os de très petite taille oubliés dans une des fosses centrales démontre bien que c'était là qu'avait lieu la décomposition tout au moins partielle des cadavres.

F. Poplin nous apporte de précieux renseignements sur les os humains de Gournay. Dans son discours teinté de remarques étymologiques et parfois même philosophiques, il est possible de distinguer les deux questions qu'il se pose pour répondre aux circonstances de la mort de ces personnes:

– Quelle est l'identité des individus présents (hommes, femmes, enfants)?

– Qu'est-il advenu des os dès le moment du décès jusqu'à leur apparition dans le fossé d'exposition (type de mort, dépeçage, dépôts intermédiaires)?

Ces derniers deux auteurs terminent par comparer les données faunistiques et anthropologiques pour y dégager une certaine similitude.

La dernière partie de cet ouvrage est une synthèse des données fournies dans les chapitres précédents. Non seulement l'archéologie, mais aussi l'ethnologie et l'histoire y sont mis à contribution afin de mieux connaître l'homme dans son milieu religieux et social tel qu'il est reflété sur ce site. Trois points essentiels retiennent l'attention:

– Gournay est pris comme un modèle du sanctuaire gaulois. De forme quadrangulaire, il domine l'entrée de l'oppidum et sa situation proche des marais indique un lien certain avec l'eau. Il est délimité par un enclos séparant la terre sacrée de la terre profane de l'habitat. Le fossé quant à lui est le point de rencontre du monde des vivants avec celui des morts. Le rôle des fosses centrales, des poteaux d'orientation et les dépôts du fossé d'exposition indiquent l'existence d'un culte chtonien.

– Les actes accomplis dans ce sanctuaire sont probablement nombreux. Certains ont pu être plus facilement décelés que d'autres. Le premier est le sacrifice. Le sacrifice animal offre une vision chtonienne du culte, et ceci semble être confirmé par l'absence d'offrandes végétales. Le sacrifice des armes montre que la guerre, la métallurgie et la religion sont étroitement liées. La raison du sacrifice humain reste encore mystérieuse. Les gestes qui ont accompagné ces pratiques se retrouvent dans le choix des victimes de même que dans le festin qui a dû avoir lieu à ce moment.

– Enfin, c'est la fonction sociale de ces pratiques rituelles qui permet de retrouver l'homme. Certains groupes de la société ont certainement participé aux rites, prêtres, guerriers et même éleveurs, démontrant ainsi que la cohésion sociale était due à la religion plus qu'à la politique. Le sanctuaire était aussi l'endroit où était rassemblé tout ce qui avait une valeur historique pour la société au détriment d'autres lieux rituels comme les sépultures.

L'approche qu'ont suivi les auteurs de cet ouvrage mérite une attention particulière. Il est en effet souhaitable que davantage de sites pré- et protohistoriques soient analysés non seulement avec un regard archéologique uniquement basé sur les structures mais aussi d'un point de vue ethnologique et historique afin d'y retrouver l'homme et sa société.

Edith Welker: Die römischen Gläser von Nida-Heddernheim II. Schriften des Frankfurter Museums für Vor- und Frühgeschichte VIII. In Kommission bei Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn 1985. 70 Seiten, 23 Tafeln, 33 Marginalbilder.

Die 220 neu vorgestellten Gläser ergänzen das Material des ersten Bandes der Autorin (Edith Welker, *Die römischen Gläser von Nida-Heddernheim*. Frankfurt 1974, im folgenden als Nida I bezeichnet). Es ist also nur natürlich, wenn sich das vorliegende Buch in Darstellung und Aufbau ganz an das erste Werk anlehnt. Positiv erscheint die knappe Darstellung und die Gegenüberstellung des zahlenmässigen Bestandes der einzelnen Formen aus beiden Büchern. Parallelen werden nur da angegeben, wo sie wirklich nötig sind. Eine Wiederholung des Gesamtplanes von Nida hätte dem Leser jedoch nur genützt. Die Zeichnungen sind gegenüber dem ersten Band etwas verbessert worden, aber stellenweise immer noch unleserlich. Brüche sollten zum Beispiel nur da angegeben werden, wo sie für das Verständnis des Objektes unumgänglich sind, ansonsten wirken sie nur verunklarend wie bei Nummer 162, Taf. 12. Schwarz ausgemalte Profile bieten sich ebenfalls nur bedingt an, so werden die mehrfach gefalteten Ränder Taf. 3, 35 und 36 nur dem mit Glas vertrauten Leser als solche erkennbar. Sehr gut hingegen ist, dass selbst kleinste Fragmente abgebildet werden.

Da der erste Band bereits mehrere Rezensionen erfahren hat, sollen hier nur einige Bemerkungen und Ergänzungen vorgenommen werden (Berger, *JbSGUF* 62, 1979, 185 f.).

Es zeigt sich, dass in Nida, einer Gründung des dritten Viertels des 1. Jh. n. Chr. (Nida I, 15 f.), das Millefioriglas bereits sehr selten ist (zwei Gefässe, Nida I.26; Nida II.1). Auch die Rippen-schalen nehmen deutlich ab. Während in Vindonissa rund 30 % der Gläser (Zahlen aus Berger, *Römische Gläser aus Vidonissa*. Basel 1960; es dürften sich jedoch nur unwesentliche Änderungen ergeben) Rippen-schalen sind, so machen sie in Nida nur noch rund 7 % der Gesamtmenge aus. Die Profilierung der Rippen und die allgemeine Qualität der Rippen-schalen sollten jedoch nur bedingt zeitlich gewertet werden.

Interessant und in einigen Fällen sicher akzeptabel ist die Deutung der tordierten Glasstäbe als Spinnrocken (Nida II, 54–56). Die oft massiven Glasstäbe kann man sich durchaus in dieser Funktion vorstellen.

Getreppte Bartattaschen an Krügen der Form Isings 55 (Nida II, 109–112) hält Welker für ein typisches Merkmal nördlich der Alpen entstandener Gefässe dieses Typs. Es bleibt aber zu bedenken, dass die getreppte Bartattasche an Krügen oder verwandten Gefässen im Mittelmeerraum nicht unbekannt ist (Dusenbery, *Ancient Glass from the Cemeteries of Samothrace*. JGS IX, 1964, Fig. 47, S. 40 und Anm. 39; Price, *Town and Country in Roman Tripolitania*. BAR International Series 274. 1985. Fig. 6:7.62).

Das Fragment Nida II, 113, welches Welker als Form Isings 13 anspricht, scheint mir eher mit schwächer doppelkonischen Krügen wie Goethert Taf. 68, 1268 oder Taf. 70, 1295 zusammen-zugehen (Goethert-Polaschek, *Katalog der römischen Gläser des Landesmuseums Trier*. Mainz 1977) als mit den doch ausgeprägt doppelkonischen Krügen der Form Isings 13. Diese häufig im Tessin und Oberitalien vorkommenden Gefässe scheinen fast ausschliesslich einen aus der Wand gefalteten und keinen ange-setzten Stranding zu besitzen (Maccabruni, *I vetri romani dei Musei Civici di Pavia*. Pavia 1983. Nr. 26–28) und gehören eher ins frühere und mittlere 1. Jh. n. Chr.

Das Gefäss Nida II, 169 mit Röhrchenrand scheint nicht mehr zu den steilwandigen Bechern zu gehören, die fast immer einen einfach gerundeten Rand besitzen.

Das Fragment Nida II, 175, als Deckelknopf eines Urnendek-

kels angesprochen, dürfte vor allem wegen des Heftisenansatzes eher als Salbtöpfchen gedeutet werden. Dies bemerkte schon Berger in seiner Rezension zu den Stücken Nida I, 284.285, beide obigem Fragment sehr ähnlich. Deckelknäufe sind mehrheitlich sehr massiv.

Der Begriff «Nuppen» sollte nicht in Zusammenhang mit dem halbkugeligen Becher Nida II, 189 verwendet werden. Er ist eher für die spätrömischen Becher mit den typischen blauen Auflagen, den Nuppen, eingeführt. Die aus der Wand gewickelte Verzierung des genannten Bechers sollte mit «Warzen» oder «Stacheln» oder einem ähnlichen Ausdruck bezeichnet werden. Abgeschliffene anstatt abgesprengte Ränder sind bei Bechern mit Schliffrillen wie Nida II, 192 nicht selten. Auch bei abgesprengten Rändern können bei genauer Beobachtung zuweilen feine Schliffspuren festgestellt werden, die vielleicht von gewissen Überarbeitungsprozessen herrühren.

Bei dem als «Anreiber» bezeichneten Stück Nida II, 220 dürfte es sich vor allem auch der «schwarzen» Farbe wegen um das Fragment eines Glasarmreifens handeln. Die Abreibspuren am Objekt können beim Tragen entstanden sein. Die Glasmasse erscheint nur für das Auge schwarz, sie ist äusserst dunkel gefärbt.

Der schon im ersten Band vorgestellte Glasbestand aus Nida erfährt keine wesentlichen Neuerungen im Formenspektrum. Einzelne Formgruppen erscheinen mit neuen Varianten, einige an sich seltene Gläser treten erst jetzt erstmals auf.

So erscheint bei den farblosen, mit flächendeckendem Facettenschliff versehenen Bechern erstmals die schlanke Variante (Nida II, 84). Ein seltenes, herausragendes Stück ist die ähnlich verzierte Schale Nida II, 85. Neu sind farblose, halbkugelige Schälchen mit Facetten und horizontalen Schliffrillen (Nida II, 86–87). Diese Vertreter des späteren 2. und 3. Jh. haben mit obigen Gefässen nichts gemeinsam.

Bemerkenswert ist die Tatsache, dass in Nida erstmals ein rechtsrheinisches Exemplar einer echten Frontinusflasche gefunden worden ist (hier herrscht Unklarheit in den Bezeichnungen: die Begriffe Frontinusflasche sowie Fasskanne haben sich eingebürgert, Welker spricht richtiger von Fasskrügen; Nida II, 117). Eine seltene Variante mit Perl buckelzier war in Nida bereits bekannt (Nida I, 225). Neu ist auch eine amphoraartige Urne der Form Isings 65, die leider nur noch auf dem Photo gezeigt werden kann (Nida II, 176).

Zu den birnförmigen Flaschen mit eingestochenen Böden (Nida I, 296.297) kommt noch ein besonders grosses Exemplar, welches der Grösse und der verwendeten farblosen Glasmasse wegen ohne Vergleichsstück zu sein scheint. Um ein Einzelstück handelt es sich wohl auch bei Nida II, 193, einem Schälchen mit ausgeprägtem Horizontalrand. Selten ist die Griffplatte aus farblosem, überschlifftem Glas (Nida II, 195), ein besonderes Stück auch das Kelchglas, mit weissen und hellblauen, opaken Fäden verziert (Nida II, 205). Erstmals liess sich ein sogenannter «Mainzer» Kettenhenkel nachweisen (Nida II, 206).

Es handelt sich beim vorgelegten Material um gewöhnliches Gebrauchsglas des ausgehenden 1. und des 2. und früheren 3. Jahrhunderts. Einige wenige Gläser wie die Facettengläser, die Griffplatte, Schlangenfadengläser und das Kelchglas mit Fadenauflage zum Beispiel zeugen von gehobenem Standard.

Bei einzelnen Formen lässt sich die Verbreitung ausdehnen, vor allem unter den reichhaltigen Glasbeständen aus Augst können zahlreiche Parallelen ausgemacht werden (Publikation in Vorbereitung).

Facetten an der Bodenunterseite von Schalen oder verwandten Gefässen gibt es in Augst und Baden (Fünfschilling, *Römische Gläser aus Baden-Aquae Helveticae*. Jber. GPV 1986, Taf. 21, 398.398a und S. 101 unten).

Zur Herstellung der vierkantigen Flaschen Isings 50 sei ergänzend auf eine Sandsteinform aus Augst hingewiesen (Martin, Römermuseum und Römerhaus Augst, Augst 1981, Abb. 49). Die Perlbeckenverzierung des bereits erwähnten kleinen Fasskrügleins (Nida I, 225) wiederholt sich an einem Kännchen mit ausgezogenem Schnäuzchen (Nida I, 229) und an einer Wandscherbe (Nida II, 122). Alle Parallelen weisen ins Gebiet Mosel-Mittelrhein-Main. Diese seltene, scheinbar gebietstypische Verzierung dürfte sich mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit auch in Augst nachweisen lassen.

Zu den farblosen, steilwandigen Bechern (Nida II, 161–169) können zahlreiche Funde aus Frankreich und der Schweiz ergänzt werden (Sennequier, Verrerie d'époque romaine. Rouen 1985. Nr. 17–22; Arveiller-Dulong, Le verre d'époque romaine au Musée de Strasbourg. Paris 1985. Nr. 166–167; Augst, Oberwinterthur, Baden-Römerstrasse, alle unpubliziert). Auch die zylindrischen Flaschen mit Delphinhenkeln kommen in der Schweiz vor (Nida II, 183–185), ebenso die halbkugelige Becher mit nach aussen gebogenem Rand (Nida II, 186–189), die unverziert oder mit aus der Wand gezwickten Warzen auftreten.

Der erste Band von Nida erfährt mit Band II eine wichtige und gute Ergänzung, das Bild der Gläser aus Nida-Hedderheim ist somit vollständig geworden.

Sylvia Fünfschilling

Beiträge zur Archäologie des Mittelalters III. Rheinische Ausgrabungen Bd. 25. Red.: Gerhard Bauchhenss. Rheinland-Verlag. Köln 1984. 327 Seiten, 51 Tafeln.

Der vorliegende 3. Band der vom Rheinischen Landesmuseum Bonn herausgegebenen Beiträge zur Archäologie des Mittelalters vereinigt in graphisch sehr ansprechender Form neun in Umfang, Thema und Gehalt recht unterschiedliche Grabungsberichte aus dem Niederrheingebiet. Der hier vorgegebene Umfang erlaubt nicht, auf alle präsentierten Beiträge einzutreten, was angesichts der zum Teil nur lokal interessanten Objekte und Befunde kaum sehr nachteilig sein dürfte.

Hauptbeitrag des Buches ist der Bericht von Matthias Untermann über die Grabungen auf der Burg Berge(Mons)-Altenberg (Gem. Odenthal; Rhein.-Berg. Kreis) (S. 1–170). 1981 untersuchte die Architekturabteilung des Kunsthistorischen Instituts der Universität Köln in zwei Kampagnen die Stammburg der Grafen von Berg, die im letzten Viertel des 11. Jh. in Urkunden der Kölner Erzbischöfe genannt werden und die schon damals das Privileg der Münzprägung besaßen. Die Burg, die – wie die Grabungen zeigten – um die Mitte des 11. Jh. ohne direkte Vorgängerbauten errichtet wurde, ist eine der ältesten Adelsburgen des Rheinlands und wurde bereits vor 1133 wieder verlassen, stellt also eine der bislang in diesem Gebiet praktisch unerforschten Vorformen der monumentalsten Steinburgen des 12. Jh. dar. Aus finanziellen Gründen und aufgrund der weitgehend gestörten Schichten wurde auf dem Areal, auf dem keine grösseren Gebäudereste sichtbar waren, nicht grossflächig, sondern nur mit Schnitten gegraben. Die wichtigsten Resultate betreffen zwei Perioden:

Periode I ist die erwähnte Grafenburg, bei deren Errichtung der sich etwa 20 m über die Dhünn erhebende Felssporn im Osten durch einen Abschnittsgraben befestigt wurde. Das dadurch ausgeschiedene Areal verbreiterte man durch Abschrotungen des Felsens zu einem wohl bebauten Hochplateau, dessen sämtliche Gebäudestrukturen aber durch spätere Planierungen zerstört wurden. Zwischen Graben und Plateau und neben der (freilich nur vermuteten) Toranlage schütteten die Erbauer einen ursprünglich mehrere Meter hohen Sockel von unregelmässigem

Grundriss und etwa 200 m² Oberfläche auf, der einst den (nicht massiv steinernen) Hauptwohnbau getragen haben muss. Die senkrechten Sockelwände bestanden gegen aussen aus Bruchsteinmauerwerk, gegen das Innere des Burgplateaus postulierte Untermann eine Holz-Erde-Wand, deren Konstruktion allerdings nicht nachgewiesen werden konnte. Dieser interessante und einmalige Befund einer «Motte mit senkrechten Wänden» interpretiert der Ausgräber als ein Experiment im Rahmen einer noch wenig bekannten Entwicklung des vorstauischen Burgenbaus. Hier nun drängt sich ein Vergleich mit der jüngst ausgegrabenen Burg Altenberg ob Füllinsdorf (BL) auf, die auch aus dem 11. Jh. zu stammen scheint und bei deren (steinernem) Wohnturm ebenfalls (allerdings anders geartete) Reminiszenzen an Motten zu beobachten sind. (Nach Untermann, Anm. 330, scheint ein ähnlicher Befund in Kohlstadt im Wesergebiet vorzuliegen.) Gemeinsam ist den beiden gleichnamigen Burgen auch die auf Reichtum und gehobenen Lebensstil weisenden und für Burgen nicht selbstverständlichen kostbaren Kleinfunde – auf Berge neben einem Denar u.a. ein vergoldeter Bronzeanhänger und eine Emailscheibenfibel. Die Keramikfunde, deren detaillierte Vorlage in Katalog und Tafeln angesichts der guten Datierung des Komplexes sehr verdienstvoll ist, bestehen hauptsächlich aus Kugeltöpfen der «blaugrauen Ware», daneben gibt es noch einiges an jüngerer Pingsdorfer Keramik, während dickwandige Vorratsgefässe auffälligerweise fehlen. Ebenfalls Zeugnisse relativ hohen Wohnkomforts sind die für diese Frühzeit sehr erstaunlichen Flachglas- und Bleirutenfragmente, die auf eine Fensterverglasung hinweisen. In diesem Zusammenhang muss auch auf die mit Glas überzogenen Steine und Lehmstücke aufmerksam gemacht werden, die Untermann wohl zu recht als Hinweise auf eine Glasverarbeitung auf der Burg deutet – ein für die Geschichte des Handwerks und des Bauwesens gleichermaßen interessanter Aspekt. Einen sehr ähnlichen Befund konnte der Rezensent kürzlich bei einer jüngeren Burg beobachten (Die Burgruine Anwil, in: Thurg. Beitr. zur vaterländ. Gesch. 124, 1987) und dabei feststellen, dass offenbar bei anderen Grabungen solche verschlackten Konglomerate bisher keine Beachtung fanden.

1133 tritt dann der Graf von Berg die «hereditas Berge» zur Gründung eines Klosters an die Zisterzienser ab. Aus dem Burgundischen Morimond werden Mönche angesiedelt, die sogleich damit beginnen, das Burgareal zu planieren mit dem Ziel, für ihr Kloster eine ebene Fläche von etwa 60 m Seitenlänge zu gewinnen. Laut Untermann dürfte diese Grösse wohl dem bisher kaum beachteten Standard für die noch wenig erforschte Frühzeit der Zisterzienser vor dem Klosterneubau in Clairvaux entsprechen. Aus Platzgründen gibt der rasch wachsende Konvent die begonnenen Arbeiten aber bald wieder auf und zieht ins Tal, wo bereits 1145 die (1975 von G. Binding publizierte) Kirche der bis zur Säkularisierung 1803 bestehenden Abtei Altenberg geweiht wird. Das ehemalige Burgareal verliert damit endgültig seine Bedeutung und wird wüst.

Der detaillierte Grabungsbericht wird gerahmt von einem Beitrag zur Geschichte der Grafen von Berg, durch einen recht ausführlichen und aufschlussreichen Aufsatz zur Geographie der mittelalterlichen Kulturlandschaft und dem Untersuchungsbericht der geborgenen Tierknochen.

Ebenfalls von M. Untermann stammt ein Bericht über die Ausgrabungen in der Burganlage Haus Rott bei Troisdorf-Sieglar im Südosten der Kölner Bucht (S. 211–232). Obwohl nicht alle gestellten Fragen beantwortet werden konnten, liessen sich die Befunde wie folgt deuten: Auf eine Niederburg mit Motte und Vorburg (10. oder eher 12. Jh.) folgt um 1300 ein steinerner Turm, verbunden mit der Erweiterung der Grabenanlage.

Diese Burg wird nach 1416 geschleift; danach wird dort erst am Ende des 18. Jh. wieder eine Schanze errichtet.

In unmittelbarer Umgebung dieser Anlage entdeckte man ein fränkisches Gräberfeld, dessen archäologische Untersuchung von Manfred Rech vorgelegt wird (S. 171–184. Aufgrund der schlechten Erhaltungsbedingungen in der Sanddüne waren einige der Skelette weitgehend oder vollständig aufgelöst, so dass nicht mehr bei jeder der 58 Gruben feststellbar war, ob es sich um ein Grab oder einen gleichenorts beobachteten neolithischen Siedlungsrest handelte (Anthropologischer Bericht von Peter H. Blänke, S. 185–210). Die wenigen Beigaben – zu erwähnen vor allem eine Pressblechfibele mit Goldauflage – datieren die etwa während drei Generationen belegte Nekropole ins fortgeschrittene 7., möglicherweise noch frühe 8. Jh. Derselbe Autor berichtet weiter über die Ausgrabungen in der wohl in fränkischer Zeit gegründeten Pfarrkirche St. Johann Baptist und der Burg Reitersdorf in Bad Honnef (S. 233–270), während Marianne Gechter diese Monumente in einem quellenkundlichen Beitrag würdigt (S. 271–286). Von Stefan Frankewitz stammen «Beobachtungen in der Pfarrkirche St. Peter und Paul in Straelen» (S. 287–309; mit zum Teil sehr schlecht ausgeleuchteten Fotos), von Günther Binding zwei kürzere, bereits 1971 abgeschlossene Berichte von Kirchgrabungen: St. Willibrord in Rindern (Kr. Kleve) (S. 311–318) gehört zu den ältesten historisch bezeugten Sakralbauten des Erzdiakonats Xanten. Eine Schenkungsurkunde von 721/722 an die dem Hl. Petrus geweihte Kirche nennt Willibrord, den für die Christianisierung der Niederrheingebiete bedeutenden Bischof von Utrecht und Gründer des Klosters Echternach. Die heutige Kirche stammt aus dem 19. Jh.; bei ihrem Bau beobachtete man Strukturen, die als römisches Bad gedeutet wurden. 1970 beim Einbau zweier Heizungsgräben, konnten H. von Petrikovits, G. Müller und G. Binding einige Untersuchungen vornehmen, die nicht nur erlaubten, den Bauvorgang des letzten Jahrhunderts zu erhellen, sondern auch Auf-

schlüsse über die Vorgängerbauten lieferten. Demnach hatte die hochmittelalterliche Saalkirche einen quadratischen, leicht eingezogenen Chor. Aufgrund einer bemalten Pingsdorfer-Scherbe in der Baugrubenfüllung steht als terminus post das 10. Jh. fest. Vom frühmittelalterlichen Vorgängerbau konnten nur stratigraphische Beobachtungen gemacht werden, aus denen Binding etwas kühn auf eine innere Breite von 2,7 m schliesst. Dieser Bau überdeckte 1–2 Gräber eines vermutlich fränkischen Friedhofs.

Bei der Pfarrkirche St. Michael (ehemals St. Martin) in Dormagen (Kr. Neuss) (S. 319–327), dem im 3. Jh. bezeugten Auxiliarkastell Durnomagus, bot sich im Zusammenhang mit einem geplanten Neubau die Gelegenheit, mit Sondierungen die Bau- und Besiedlungsgeschichte zu untersuchen. Die stark gestörten Befunde zeigten, dass auf eine durch zahlreiche Keramikfunde des 2. Jh. bezeugte römische Nutzung, eine mit drei Gräbern (darunter einem Steinplattensarkophag) nachgewiesene Nekropole folgte, deren spärliche Funde aber keine genaue Datierung erlaubten. Bemerkenswert immerhin die leicht von der West-Ost-Achse verschobene Orientierung, die wohl der vorbeiführenden Limesstrasse folgt und die auch vom ersten steinernen Saalbau aufgenommen wird. Aufgrund des Patroziniums möchte Binding diese Kirche am ehesten ins 8. Jh. datieren. Um 1200 wird diesem Bau westlich der im Kern heute noch bestehende Turm angefügt. In der Spätgotik folgt dann als Neubau die bis ins letzte Jahrhundert genutzte kreuzförmige Kirche mit Polygonalchor, wobei nicht festgestellt werden konnte, wie weit der Vorgängerbau in den Neubau integriert wurde.

Die im allgemeinen gut dokumentierten und mit vielen Querweisen und Literaturangaben versehenen Beiträge (die aber leider zum Teil keine Zusammenfassungen haben) zeugen von einer aktiven und entwickelten Mittelalterarchäologie am Niederrhein.

Hans-Rudolf Meier